

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

THÉÂTRE
DE
SCHILLER.

171
en grand
mari

PARIS. — IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

THÉÂTRE
DE
SCHILLER,

TRADUCTION NOUVELLE,
PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,
PAR M. X. MARMIER.

DEUXIÈME SÉRIE.

Le Camp de Wallenstein.
Les Piccolomini.
La Mort de Wallenstein.
Jeanne d'Arc.
La Fiancée de Messine.
Guillaume Tell.



PARIS.
CHARPENTIER, ÉDITEUR,
29, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN.

—
1844

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

JEANNE D'ARC.

PERSONNAGES.

CHARLES VII, roi de France.
LA REINE ISABELLE, sa mère.
AGNÈS SOREL, sa maîtresse.
PHILIPPE LE BON, duc de Bourgogne.
LE COMTE DE DUNOIS, bâtard d'Orléans.
LA HIRE, } capitaines de l'armée du roi.
DUCHATTEL, }
L'ARCHEVEQUE DE REIMS.
CHATILLON, chevalier bourguignon.
RAOUL, chevalier lorrain.
TALBOT, général des Anglais.
LIONEL, } capitaines des Anglais.
FALSTOLF, }
MONTGOMERY, chevalier du pays de Galles.
DES CONSEILLERS de la ville d'Orléans.
UN HERAUT anglais.
THIBAUT D'ARC, riche paysan.
MARGUERITE, } ses filles.
LOUISE, }
JEANNE, }
ETIENNE.
CLAUDE-MARIE, } leurs amoureux.
RAYMOND, }
BERTRAND, autre paysan.
UN CHEVALIER NOIR (apparition).
UN CHARBONNIER ET SA FEMME.
SOLDATS, PEUPLE, SERVITEURS de la maison du roi, EVÊQUES, ECCLESIASTIQUES, MARÉCHAUX DE FRANCE, MAGISTRATS, COURTISANS et autres personnages formant le cortège du sacre.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un paysage sur le devant, à droite une image de saint dans une chapelle; à gauche un chêne élevé.

SCÈNE I.

THIBAUT D'ARC, *ses TROIS FILLES, et TROIS*
JEUNES BERGERS, *leurs amoureux.*

THIBAUT. Oui, mes chers voisins, aujourd'hui nous som-

mes encore Français, citoyens libres, maîtres du sol que nos pères ont jadis cultivé. Qui sait à qui nous obéirons demain ? Car partout l'Anglais fait flotter sa bannière victorieuse, ses chevaux foulent aux pieds les campagnes fleuries de France. Paris l'a déjà reçu en vainqueur et a paré de la vieille couronne de Dagobert le rejeton d'une race étrangère. Le petit-fils de nos rois erre déshérité et fugitif à travers son propre royaume. Son parent le plus proche, son premier pair, combat contre lui dans l'armée ennemie, et sa mère cruelle excite elle-même ses adversaires. Autour de nous les villes, les villages sont en feu, la fumée de l'incendie dévastateur s'approche de plus en plus et s'avance vers ces vallées encore calmes et paisibles. Voilà pourquoi, mes chers voisins, j'ai résolu avec la grâce de Dieu de pourvoir aujourd'hui, pendant que je le puis encore, au sort de mes filles, car dans les désastres de la guerre la femme a besoin d'un protecteur, et un amour fidèle aide à supporter toutes les misères. (*Au premier paysan.*) Venez, Etienne ; vous avez demandé la main de Marguerite, les champs sont voisins l'un de l'autre, les cœurs sont d'accord ; voilà de quoi faire un bon mariage. (*Au second.*) Claude-Marie, vous vous taisez et ma Louise baisse les yeux. Parce que vous n'avez pas de trésor à m'offrir, séparerai-je deux cœurs qui se conviennent ? Qui possède maintenant des trésors ? La maison et la grange peuvent être la proie des flammes, ou de l'ennemi qui s'approche. Dans un temps comme celui-ci, le cœur fidèle d'un brave homme est l'asile le plus sûr.

LOUISE. Mon père !

CLAUDE-MARIE. Ma Louise !

LOUISE, *embrassant Jeanne*. Chère sœur !

THIBAUT. Je vous donne à chacun trente arpents de terre, une étable, une maison, un troupeau. Dieu m'a béni, qu'il vous bénisse maintenant !

MARGUERITE, *embrassant Jeanne*. Contente notre père, suis notre exemple, fais qu'en ce jour trois heureux mariages s'accomplissent.

THIBAUT. Allez , faites vos préparatifs. A demain les nocces, je veux que le village entier les célèbre avec nous.

Les deux couples sortent bras dessus bras dessous.

SCÈNE II.

THIBAUT, RAYMOND, JEANNE.

THIBAUT. Jeanne , tes sœurs se marient , je les vois heureuses, elles réjouissent ma vieillesse, et toi, qui es la plus jeune, tu me donnes des regrets et de la douleur.

RAYMOND. Quelle idée vous vient ? Pourquoi faire des reproches à votre fille ?

THIBAUT. Vois ce brave, cet excellent jeune homme ; il n'a pas son pareil dans tout le village ; il t'a consacré ses affections. Voici le troisième automne qu'il cherche à se faire aimer de toi , avec ses désirs silencieux et ses tendres empressements, et toi tu le repousses avec froideur ; et cependant parmi tous les jeunes gens aucun autre n'a pu obtenir de toi un sourire favorable. Je te vois briller de tout l'éclat de la jeunesse, te voilà au printemps de la vie, c'est la saison de l'espérance, ta beauté est dans sa fleur, mais j'attends en vain que cette fleur ouvre son calice aux rayons de l'amour tendre et se change gaiement en un fruit doré. Oh ! cela ne me plaît point, cela me fait craindre une cruelle erreur de la nature. Je n'aime point à voir le cœur qui se referme avec austerité et froideur dans l'âge du sentiment.

RAYMOND. Laissez cela, Thibaut, laissez-la m'exaucer elle-même. L'amour de mon excellente Jeanne est un tendre et noble fruit du ciel qui mûrit peu à peu en silence. Maintenant, elle aime encore à demeurer sur les montagnes ; elle craint d'abandonner les libres bruyères pour descendre dans l'humble demeure des hommes où habitent les soucis vulgaires. Souvent du sein de la vallée profonde , je la regarde silencieux , étonné , quand elle s'avance avec sa noble démarche au milieu de son troupeau, et quand elle laisse tomber un regard sérieux sur notre humble sol. Alors il y a en

elle je ne sais quoi de grand, et souvent il me semble qu'elle appartient à un autre âge.

THIBAUT. Et voilà ce qui ne me plaît pas. Elle fuit la joyeuse société de ses sœurs, elle cherche les montagnes désertes, elle abandonne sa couche avant le chant du coq, et à l'heure d'effroi où l'homme aime à s'allier avec confiance aux autres hommes, telle qu'un oiseau solitaire, elle se glisse dans le sombre et mystérieux empire de la nuit et des fantômes, elle s'en va par les sentiers détournés jetant de mystérieuses paroles à l'air de la montagne. Pourquoi cherche-t-elle toujours ce lieu et conduit-elle toujours là son troupeau ? Je la vois pendant des heures entières assise, rêveuse, sous l'arbre des druides que toutes les créatures heureuses évitent. Sous cet arbre un méchant esprit a depuis les temps obscurs du paganisme établi sa demeure. Les anciens du village racontent sur cet arbre des choses effrayantes : souvent des voix étranges, des sons merveilleux se font entendre du milieu de ces sombres rameaux. Moi-même, en passant là un jour, dans le crépuscule du soir, j'ai aperçu un spectre de femme assis devant cet arbre ; elle tira de son large vêtement une main desséchée et l'étendit vers moi comme pour me faire un signe, mais je précipitai ma marche et je recommandai mon âme à Dieu.

RAYMOND, *montrant l'image de l'oratoire*. Le voisinage de cette image de bénédiction qui répand autour d'elle la paix du ciel attire ici votre fille, et non pas l'œuvre de Satan.

THIBAUT. Oh ! non, non, ce n'est pas en vain que je suis averti par des rêves et des apparitions inquiètes. Trois fois je l'ai vu assise à Reims sur le trône de nos rois ; sur la tête elle portait un diadème avec sept étoiles étincelantes, à la main un sceptre d'où surgissaient trois lis blancs, et moi, son père, et ses deux sœurs, et tous les princes, comtes, archevêques et le roi lui-même s'inclinaient devant elle. D'où pourrait venir dans mon humble demeure un tel prodige ? Ah ! cela présage une chute profonde, ce rêve est pour moi un symbole, un avertissement des mouvements insensés de son cœur. Elle rougit de son obscurité ; parce que Dieu lui a

donné la parure de la beauté , parce qu'il l'a élevée par ses merveilleux présents au-dessus de toutes les paysannes de la vallée, elle nourrit dans son cœur un orgueil coupable. C'est par l'orgueil que les anges sont tombés , c'est par là que l'esprit infernal s'empare de l'homme.

RAYMOND. Qui donc a des sentiments plus vertueux , plus modestes que votre pieuse fille ? N'est-ce pas elle qui sert avec joie ses sœurs aînées ? Elle est de toutes la mieux douée ; mais ne la voyez-vous pas s'acquitter doucement, en silence, comme une humble servante, des devoirs les plus pénibles ? Vos moissons et vos troupeaux prospèrent comme par miracle entre ses mains. Un bonheur inébranlable et incompréhensible se répand sur tout ce qu'elle entreprend.

THIBAUT. Oui , c'est vrai ; un bonheur incompréhensible ! Mais à cette prospérité s'attache pour moi une terreur particulière. N'en parlons plus ; je me tais, je veux me taire. Est-ce à moi d'accuser mon enfant chérie ? Je ne puis que lui donner des avertissements et prier pour elle. Mais, je dois te le dire , fuis cet arbre, ne reste plus seule, n'arrache plus de plantes à minuit, ne prépare plus de boissons, ne trace plus de caractères sur le sable. Le monde des esprits est facile à éveiller ; ils attendent toujours dans quelque embuscade et se précipitent au moindre bruit. Ne reste pas seule, car c'est dans le désert que Satan s'avance vers le Dieu du ciel lui-même.

SCÈNE III.

BERTRAND *entre avec un casque à la main*, THIBAUT,
RAYMOND, JEANNE.

RAYMOND. Silence ! voici Bertrand qui vient de la ville , voyez ce qu'il porte.

BERTRAND. Vous me regardez avec surprise , vous êtes étonnés de voir entre mes mains cet objet extraordinaire.

THIBAUT. C'est vrai , dites-nous d'où vient ce casque , pourquoi apportez-vous dans un lieu de paix ce signe funeste ? (*Jeanne, qui pendant les deux scènes précédentes*

est restée à l'écart, sans prendre part au dialogue, devient attentive et s'approche.)

BERTRAND. Je pourrais à peine vous dire moi-même comment ce casque se trouve entre mes mains. J'étais allé à Vaucouleurs pour acheter des instruments de labourage ; une foule nombreuse se pressait sur la place, car des fugitifs arrivaient à l'instant même d'Orléans avec de sinistres nouvelles. Toute la ville était en rumeur, et pendant que je cherchais à me faire jour à travers la foule, une bohémienne au visage bruni s'approcha de moi avec ce casque, me regarda fixement dans les yeux et me dit : « Mon ami, vous cherchez un casque, je le sais, vous en cherchez un ; prenez celui-ci ; je vous le donnerai pour un prix modique. — Adressez-vous aux hommes d'armes, lui répondis-je, moi je suis un laboureur et je n'ai pas besoin de casque. » Mais elle ne voulut pas me quitter et ajouta : « Aucun homme ne peut dire qu'il n'a pas besoin de casque ; cet abri d'airain vaut mieux maintenant qu'une maison de pierres. » Elle me poursuivait ainsi dans toutes les rues, me pressant de prendre ce casque que je refusais. Moi, pourtant je regardais cet instrument de guerre si brillant et si beau, et vraiment digne d'une tête de chevalier ; et, pendant que je le prenais dans mes mains avec hésitation, songeant à la singularité de cette aventure, la bohémienne disparut à mes yeux, se perdit dans la foule et le casque resta entre mes mains.

JEANNE, *saisissant le casque avec empressement et curiosité*. Donnez-moi ce casque.

BERTRAND. A quoi vous servirait-il ? Ce n'est pas là une parure pour la tête d'une jeune fille.

JEANNE, *lui arrachant le casque*. Ce casque est à moi, il m'appartient.

THIBAUT. A quoi songe cet enfant ?

RAYMOND. Laissez-la suivre sa volonté. Cette parure guerrière lui convient, car son sein renferme un cœur viril. Rappelez-vous comme elle dompta le loup féroce, cet animal sauvage et cruel qui ravageait nos troupeaux et faisait la terreur des bergers. Seule, cette jeune fille au cœur de lion

combattit avec lui et lui arracha l'agneau qu'il emportait déjà dans sa gueule sanglante. Quel que soit le noble front que ce casque puisse couvrir , il n'y en a pas un plus noble que le sien.

THIBAUT , à *Bertrand*. Dites-nous quelle nouvelle catastrophe est arrivée, quels récits ont apporté les fugitifs.

BERTRAND. Que Dieu soit en aide à notre roi et prenne pitié du pays ! Nous avons été vaincus dans deux grandes batailles, l'ennemi est au centre de la France , et toutes les provinces sont perdues jusqu'à la Loire. Maintenant il a réuni toutes ses forces pour faire le siège d'Orléans.

THIBAUT. Que Dieu protège le roi !

BERTRAND. Une artillerie innombrable s'est rassemblée de tous côtés. Tels des essaims épars d'abeilles tourbillonnent pendant les jours d'été autour de leurs ruches, tels ces nuages de sauterelles qu'un vent funeste apporte , et qui couvrent nos champs à perte de vue , telles se sont réunies dans les champs d'Orléans les armées de tous les peuples, et le bruit confus de leurs divers langages retentit sourdement dans leur camp. Le puissant duc de Bourgogne y a conduit les soldats de ses vastes domaines. Liège , Luxembourg , le Hainaut , y ont envoyé leurs hommes. Ceux qui habitent la terre de Namur et l'heureux Brabant ; ceux qui, dans l'opulente cité de Gand , se parent avec orgueil de vêtements de soie et de velours ; ceux de la Zélande dont les villes riantes s'élèvent au-dessus des flots de la mer ; les Hollandais , riches du produit de leurs troupeaux ; les habitants d'Utrecht, de la Frise lointaine, et même les hommes voisins du pôle , suivent tous la bannière puissante du redoutable seigneur de Bourgogne, et veulent soumettre Orléans.

THIBAUT. O malheureuse et déplorable division qui tourne les armes de la France contre la France !

BERTRAND. Et la vieille reine, la fière Isabelle, la fille de la Bavière, on l'a vue elle-même, revêtue d'une armure, courir à cheval dans le camp, exciter par des paroles envenimées la rage de tous ces peuples contre le fils qu'elle a porté dans son sein.

THIBAUT. Que la malédiction tombe sur elle, et puisse le Seigneur la punir un jour comme l'orgueilleuse Jézabel !

BERTRAND. Le terrible Salisbury, le destructeur de remparts, conduit le siège ; avec lui est Lionel, frère du lign, et Talbot dont l'épée meurtrière massacre les hommes dans les batailles. Dans leur rage impie, ils ont juré de livrer à la honte toutes les vierges et de sacrifier à l'épée tout ce qui porte l'épée. Ils ont construit quatre grandes tours qui dominent la ville. De là-haut, le comte Salisbury, d'un regard avide de meurtres, observe tout et compte jusqu'aux passants qui traversent à la hâte les rues. Déjà plusieurs milliers de boulets d'un poids énorme ont été jetés dans la ville ; les églises sont renversées, et la royale tour de Notre-Dame courbe sa tête élevée. Ils ont aussi creusé des mines profondes ; la ville épouvantée repose sur cet abîme infernal, et craint à chaque heure de les voir prendre feu avec le fracas du tonnerre. (*Jeanne, qui a écouté avec attention, pose le casque sur sa tête.*)

THIBAUT. Mais où étaient donc les braves épées de Xaintrailles, de La Hire et de ce bâtard héroïque, boulevard de la France ? Où étaient-elles donc pour que l'ennemi pût s'avancer si loin en maître ? Et le roi, où est-il ? Regarde-t-il, oisif, le désastre de son royaume et la chute de ses villes ?

BERTRAND. Le roi tient sa cour à Chinon ; il manque de troupes et ne peut rester en campagne. A quoi sert le courage des chefs, le bras des héros, quand la pâle crainte paralyse l'armée ? Une terreur que l'on dirait envoyée par Dieu a saisi le cœur des plus braves. En vain l'appel des princes retentit. De même que les brebis effrayées se pressent l'une contre l'autre quand elles entendent les hurlements du loup, de même le Français, oubliant son ancienne gloire, cherche sa sécurité dans les forteresses. J'ai entendu seulement parler d'un chevalier qui a levé une faible troupe, et se rend vers le roi avec seize bannières.

JEANNE, *vivement*. Comment s'appelle ce chevalier ?

BERTRAND. Baudricourt. Mais il échappera difficilement à

la surveillance de l'ennemi qui marche sur ses pas avec deux armées.

JEANNE. Où est ce chevalier ? Dites-le-moi, si vous le savez.

BERTRAND. Il est à peine à une journée de marche de Vaucouleurs.

THIBAUT, à Jeanne. Que t'importe cela ? Tu fais, ma fille, des questions qui ne te conviennent pas.

BERTRAND. Quand ils ont vu que l'ennemi était si puissant, et qu'ils n'avaient plus aucun secours à attendre du roi, ils ont unanimement pris à Vaucouleurs la résolution de se rendre au duc de Bourgogne ; ainsi, nous ne subirons pas le joug étranger ; nous resterons soumis à l'ancienne race de nos rois, et peut-être retournerons-nous à l'ancienne dynastie, s'il arrive que la Bourgogne et la France se réconcilient.

JEANNE, avec enthousiasme. Non, point de traité, point de soumission ! Le libérateur s'approche, il se prépare au combat. La fortune des ennemis échouera devant Orléans. La mesure est comble, et le jour de la moisson est venu. La jeune fille s'avance avec sa faux pour abattre la tige de leur orgueil. Elle descend du ciel pour renverser leur gloire qui s'élevait jusqu'aux astres. Plus de crainte ! Ne fuyez pas ; car avant que les épis aient jauni, avant que le disque de la lune soit rempli, les chevaux anglais ne s'abreuveront plus dans les flots de la riche et puissante Loire !

BERTRAND. Hélas ! il n'arrive plus de miracles.

JEANNE. Il arrive encore des miracles. Une blanche colombe se précipitera avec la hardiesse de l'aigle sur ce vautour qui a déchiré notre patrie. Elle triomphera dans sa lutte de cet orgueilleux Bourguignon, traître au royaume ; de ce Talbot, qui semble avoir cent bras pour donner l'assaut au ciel ; de ce Salisbury, profanateur du temple, et de tous ces arrogants insulaires ; elle en triomphera comme elle chasse devant elle un troupeau de moutons. Le Seigneur, le Dieu des batailles sera avec elle ; il choisira une créature tremblante ; il se glorifiera par un faible jeune fille, car il est le Dieu tout-puissant.

THIBAUT. Quel esprit s'empare de cette enfant ?

RAYMOND. C'est ce casque qui lui donne cette ardeur guerrière. Voyez votre fille, son œil étincelle, un feu brûlant éclate sur son visage.

JEANNE. Ce royaume doit-il tomber ? Ce pays de la gloire, le plus beau que le soleil éclaire dans sa course, ce paradis du monde, que Dieu aime comme la prune de ses yeux, doit-il porter le joug d'un peuple étranger ? Ici tomba le pouvoir du paganisme ; ici fut élevée la première croix, image du salut ; ici reposent les cendres de saint Louis ; c'est d'ici qu'on alla conquérir Jérusalem.

BERTRAND, *avec surprise*. Ecoutez ses discours. D'où lui vient cette haute révélation ? Thibaut, Dieu vous a donné une merveilleuse fille.

JEANNE. Quoi ! n'aurions-nous plus de rois à nous, plus de souverains nés sur notre sol ? Le roi qui ne meurt pas disparaîtrait du monde ? Lui qui protège la charrue sacrée, qui soutient nos travaux et rend la terre fertile ; lui qui donne aux serfs la liberté, qui entoure son trône des cités prospères, qui aide le faible et épouvante le méchant, qui ne connaît point l'envie parce qu'il est le plus grand ; lui qui est homme et qui est un ange de miséricorde sur une terre d'inimitiés ? car le trône des rois étincelant d'or est le refuge de ceux qui sont abandonnés : là est la force et la clémence ; le coupable s'en approche en tremblant ; le juste y arrive avec confiance et joue avec les lions qui l'entourent. Le roi étranger qui nous vient d'une autre terre peut-il aimer le sol où ne reposent pas les restes sacrés de ses aïeux ? Celui qui n'a point passé sa jeunesse avec nos jeunes gens, et dont le cœur ne peut être ému de nos paroles, celui-là peut-il être notre père, et pouvons-nous être ses enfants ?

THIBAUT. Que Dieu protège la France et le roi ! Nous sommes de paisibles paysans ; nous ne savons ni manier l'épée ni maîtriser un cheval de guerre ; attendons avec soumission et en silence celui que la victoire nous donnera pour roi. Le sort des batailles est le jugement de Dieu ; et celui-là sera notre maître qui recevra l'huile sainte et placera la couronne sur sa tête à Reims. Retournons à nos travaux. Allons,

et que chacun songe seulement à ce qui le touche de près. Laissons les grands et les princes de la terre se partager le monde. Nous pouvons contempler tranquillement les ravages de l'époque; le sol que nous cultivons résiste aux tempêtes. Que l'incendie consume nos villages, que leurs chevaux foulent à leurs pieds nos moissons, un nouveau printemps enfante de nouveaux germes, et nos légères cabanes seront facilement reconstruites.

Ils s'en vont tous, excepté Jeanne.

SCÈNE IV.

JEANNE, *seule*. Adieu, montagnes, pâturages chéris, vallons doux et paisibles, adieu! Jeanne ne promènera plus ses pas sur vos sentiers, Jeanne vous dit un éternel adieu. Gazon que j'arrosais, arbres que j'ai plantés, reverdissez gaiement encore. Adieu, grottes et sources fraîches, et toi, écho, aimable voix de la vallée qui souvent répondit à mes chansons, Jeanne s'en va et ne reviendra plus.

Doux théâtre de mes joies paisibles, je vous quitte pour toujours. Agneaux, dispersez-vous sur la bruyère, vous êtes à présent sans bergers; je vais guider un autre troupeau à travers les périls, sur les champs ensanglantés. Ainsi l'ordonne la voix de l'esprit; ce n'est pas un vain, un terrestre désir qui m'entraîne.

Car celui qui descendit sur les hauteurs de l'Horeb pour apparaître aux yeux de Moïse dans le buisson ardent et lui ordonner de se présenter devant Pharaon, celui qui jadis choisit pour combattant ce berger, ce pieux enfant d'Isaïe, celui qui s'est toujours montré favorable aux bergers, celui-là m'a parlé à travers les branches de l'arbre et m'a dit : « Va, tu dois rendre pour moi témoignage sur la terre. Tu enfermeras tes membres dans un dur airain; tu couvriras d'acier ta poitrine délicate. Jamais l'amour de l'homme, jamais les vains plaisirs d'une flamme coupable ne doivent toucher ton cœur. Jamais la couronne de fiancée ne parera ta chevelure, et nul doux enfant ne s'épanouira sur ton sein; mais je t'élèverai par la gloire des armes au-dessus de toutes les

femmes. Quand les plus braves vacilleront dans le combat , quand le destin de la France semblera s'approcher de son terme, tu porteras mon oriflamme, et comme la moissonneuse active abat les épis, tu abattras ce vainqueur orgueilleux. Tu renverseras pour lui la roue de la fortune; tu porteras aux fils héroïques de la France un secours salutaire , et , après avoir délivré ton roi , tu le couronneras à Reims. » Le ciel m'appelle par un signe, il m'envoie ce casque. C'est de lui que ce casque me vient. En le touchant, j'éprouve une force divine , et le courage des chérubins pénètre mon cœur. Ce sentiment m'entraîne dans le tumulte de la guerre et me pousse en avant avec la force de l'orage. J'entends le cri puissant des combats qui résonne jusqu'à moi, le cheval de bataille frappe du pied la terre, et la trompette retentit.

Elle sort.

ACTE PREMIER.

La demeure du roi Charles à Chinon.

SCENE I.

DUNOIS et DUCHATEL.

DUNOIS. Non, je ne le supporterai pas plus longtemps. Je me sépare de ce roi qui se laisse lui-même abattre sans gloire. Mon brave cœur saigne dans ma poitrine, et je verse des larmes brûlantes en voyant des brigands se partager avec l'épée cette royale France , en voyant les nobles villes contemporaines de la monarchie présenter à l'ennemi leurs clefs rouillées , pendant qu'au milieu du repos et de l'oïveté, nous perdons le temps précieux qui pourrait noblement nous sauver. J'apprends qu'Orléans est menacé, j'accours du sein de la Normandie, croyant trouver le roi préparé à la guerre et placé à la tête de son armée, et je le trouve ici, entouré de jongleurs

et de troubadours, cherchant le sens secret d'une énigme, et donnant à Sorel des fêtes galantes, comme si la paix la plus profonde régnait dans le pays. Le connétable s'en va. Il ne peut voir plus longtemps ce triste spectacle. Moi je le quitte aussi, je l'abandonne à son malheureux sort.

DUCHATTEL. Le roi vient.

SCÈNE II.

Les précédents, LE ROI.

LE ROI. Le connétable nous a renvoyé son épée et renonce à nous servir. Dieu soit loué, nous voilà délivrés de cet homme maussade qui voulait impérieusement nous dominer.

DUNOIS. Un homme est bien précieux dans ces temps de désastres, et je ne me résignerais pas si facilement à le perdre.

LE ROI. Vous parlez ainsi pour le plaisir de me contredire. Tant qu'il a été ici, vous n'avez jamais été son ami.

DUNOIS. C'est un être orgueilleux, chagrin et difficile à vivre. Jamais il n'a pu prendre une résolution, mais cette fois il l'a prise. Il s'en va au bon moment, lorsqu'il n'y a plus de gloire à gagner.

LE ROI. Vous êtes aujourd'hui dans votre belle humeur, je ne veux pas la troubler. Duchattel, il y a là les envoyés du vieux roi René, des chanteurs habiles et renommés au loin. Il faut les bien traiter et leur donner à chacun une chaîne d'or. (*A Dunois.*) De quoi riez-vous ?

DUNOIS. De ce qu'il tombe ainsi des chaînes d'or de votre bouche.

DUCHATTEL. Sire, il n'y a plus d'argent dans le trésor.

LE ROI. Eh bien, qu'on s'en procure ! De nobles chanteurs ne peuvent quitter ma cour sans recevoir une marque de distinction. Ils ornent de fleurs le sceptre desséché, et entrelacent dans la couronne stérile les verts et immortels rameaux de la vie. Assis sur le trône, élevés dans leurs rêves légers, ils se placent à côté du souverain et règnent comme lui, et leur empire n'est point contenu dans de misérables

limites. Ainsi le chanteur doit marcher de pair avec le roi. Tous deux habitent au faite de l'humanité.

DUCHATTEL. Mon noble maître, j'ai épargné votre oreille tant qu'il y avait encore des secours et des expédients. Mais enfin la nécessité me délie ma langue. Vous n'avez plus rien à donner, hélas ! Vous n'avez pas même de quoi vivre demain. Le cours de votre richesse s'est écoulé et vos coffres sont à sec. Les troupes n'ont pas reçu leur solde. Elles murmurent et menacent de se retirer. A peine puis-je trouver un moyen de pourvoir aux besoins de votre royale maison, et encore n'est-elle pas entretenue selon votre rang.

LE ROI. Engagez les impôts royaux et empruntez de l'argent aux Lombards.

DUCHATTEL. Sire, vos revenus royaux et les impôts sont déjà engagés pour trois ans.

DUNOIS. Et la terre et le gage sont perdus.

LE ROI. Il nous reste encore beaucoup de belles et riches provinces.

DUNOIS. Oui, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu et à l'épée de Talbot. Si Orléans est pris, vous pourrez aller garder les moutons avec votre roi René.

LE ROI. Vous exercez toujours votre esprit sur le roi René. C'est cependant ce prince dépouillé qui m'a envoyé aujourd'hui un royal présent.

DUNOIS. Au nom du ciel, ce n'est pas sa couronne de Naples ; elle est à bon marché, à ce qu'on m'a dit, depuis qu'il garde les moutons.

LE ROI. C'est une distraction, un amusement, une fête qu'il accorde à son cœur, en se créant ainsi, au milieu de la rude et barbare réalité, un monde innocent et pur. Mais ce qu'il y a de grand, de royal dans sa pensée, c'était de vouloir faire revivre les anciens temps où régnaient les sentiments tendres, où l'amour élevait le cœur généreux et héroïque des chevaliers, où de nobles dames composaient un tribunal, prononçaient avec un sens délicat sur toutes sortes de subtilité. Ce vieillard aimable habite encore dans ces

temps-là, et tels que nous les représentent les anciennes chansons, tels il veut les établir comme une cité céleste, sur des nuages d'or au-dessus de la terre. Il a institué une cour d'amour, où les nobles chevaliers doivent comparaître, où les chastes dames doivent régner, où les sentiments purs doivent renaître, et il m'a élu prince d'amour.

DUNOIS. Je ne suis pas homme à insulter au pouvoir de l'amour. C'est de lui que je tiens mon nom, je suis son fils, et mes droits reposent sur son empire. Le duc d'Orléans fut mon père ; le cœur d'aucune femme n'était invincible pour lui, mais les forteresses ennemies ne pouvaient non plus lui résister. Voulez-vous mériter le nom de prince d'amour, soyez le plus brave des braves. D'après ce que j'ai lu aussi dans ces vieux livres, l'amour était toujours lié aux actions chevaleresques, et l'on m'a appris que c'étaient des héros et non pas des bergers qui s'asseyaient à la table ronde. Celui qui ne peut défendre avec courage la beauté n'est pas digne de ses récompenses précieuses. Voici le champ de bataille, combattez pour la couronne de vos pères, défendez avec l'épée des chevaliers vos domaines et l'honneur des nobles femmes. Quand vous aurez repris au milieu de flots de sang ennemi le sceptre héréditaire, alors il sera temps de couronner votre royale tête des myrtes de l'amour.

LE ROI, *à un page qui entre*. Qu'y a-t-il ?

LE PAGE. Des magistrats d'Orléans sollicitent une audience.

LE ROI. Faites-les entrer. (*Le page sort.*) Ils viennent demander des secours ; que puis-je faire quand je suis moi-même sans ressources ?

SCÈNE III.

Les précédents, TROIS MAGISTRATS.

LE ROI. Soyez les bienvenus, mes fidèles citoyens d'Orléans. Comment se trouve ma bonne ville ? Continue-t-elle à résister avec son courage accoutumé à l'ennemi qui l'assiège ?

UN MAGISTRAT. Hélas ! sire, elle est dans la plus grande détresse, et à chaque heure la destruction la menace de plus près. Les remparts extérieurs sont détruits. A chaque attaque l'ennemi gagne du terrain. Les murs n'ont plus de défenseurs, ce qui reste de soldats combat sans cesse et succombe. Bien peu reverront la porte de leur cité natale, et les tortures de la faim menacent aussi la ville. Dans cette extrémité, le noble comte de Rochepierre a fait, suivant l'ancienne coutume, un traité avec l'ennemi par lequel il s'engage à rendre la ville dans douze jours, si d'ici là une armée assez forte pour la délivrer ne se montre pas en campagne. (*Dunois fait un vif mouvement de colère.*)

LE ROI. Le délai est bref.

LE MAGISTRAT. Maintenant nous venons ici, avec un sauf-conduit des ennemis, supplier votre cœur royal d'avoir pitié de notre ville, et de lui envoyer des secours dans le délai prescrit, sinon, dans douze jours, elle sera rendue.

DUNOIS. Xaintrailles a-t-il pu consentir à ce traité honteux ?

LE MAGISTRAT. Non, monseigneur ; tant que ce brave soldat vivait, il ne pouvait être question ni de faire la paix ni de se rendre.

DUNOIS. Ainsi, il est mort.

LE MAGISTRAT. Ce noble héros est tombé devant nos murs pour la cause de son roi.

LE ROI. Xaintrailles mort ! Oh ! dans ce seul homme je perds une armée entière. (*Un chevalier s'approche et dit quelques mots à l'oreille de Dunois, qui paraît troublé.*)

DUNOIS. Encore cela ?

LE ROI. Eh bien ! qu'est-ce ?

DUNOIS. Un message du comte Douglas. Les troupes écossaises se révoltent et menacent de se retirer si elles ne reçoivent pas aujourd'hui même l'arriéré de leur solde.

DUCHATTEL, *haussant les épaules*. Sire, je ne sais aucun moyen.

LE ROI. Promettez, engagez tout ce que vous avez, la moitié de mon royaume.

DUCHATEL. C'est inutile. Ils ont été trop souvent trompés dans leur espoir.

LE ROI. Ce sont les meilleures troupes de mon armée. Elles ne doivent pas maintenant, elles ne doivent pas m'abandonner.

LE MAGISTRAT, *courbant le genou*. O sire ! secourez-nous. Pensez à notre détresse.

LE ROI, *avec désespoir*. Puis-je faire surgir une armée du sol en le frappant du pied ? Les épis de blé peuvent-ils pousser sur ma main ? Déchirez-moi en morceaux, arrachez-moi le cœur et faites-en de la monnaie à défaut d'or. Mon sang est à vous, mais je n'ai ni argent ni soldats. (*Il voit entrer Agnès et court à elle en lui tendant les bras.*)

SCÈNE IV.

Les précédents, AGNÈS SOREL, une cassette à la main.

LE ROI. O mon Agnès ! ma vie bien-aimée, tu viens m'arracher au désespoir. Tu es à moi, ton cœur est mon refuge. Rien n'est perdu, puisque tu es encore à moi.

AGNÈS. Mon cher roi.... (*Jetant autour d'elle un regard inquiet.*) Dunois, est-il vrai ? Duchatel...

DUCHATEL. Malheureusement.

AGNÈS. Le danger est-il si grand ? On ne peut payer la solde ? Les troupes veulent se retirer ?

DUCHATEL. Malheureusement, cela est ainsi.

AGNÈS, *lui présentant la cassette*. Voici, voici de l'or ; voici des bijoux. Fondez mon argenterie, engagez, vendez mes châteaux, empruntez sur mes terres de Provence. Faites tout pour avoir de l'argent et apaiser les troupes. Allez, ne perdez pas de temps. (*Elle le pousse dehors.*)

LE ROI. Eh bien ! Dunois, eh bien ! Duchatel, suis-je encore si pauvre à vos yeux, quand je possède la perle de toutes les femmes ? Elle est d'une naissance noble comme moi, le sang royal des Valois n'est pas plus pur que le sien, et le premier trône de l'univers serait embelli par elle. Mais elle le dé-

daigne, elle ne veut être que ma bien-aimée et ne pas avoir d'autre titre. Jamais elle n'a reçu de moi d'autre présent que quelque fleur éclose prématurément en hiver, ou quelque fruit rare. Elle n'accepte de moi aucun sacrifice, et me les fait tous. Elle hasarde généreusement ses richesses et ses biens sur ma fortune tombant en décadence.

DUNOIS. Oui, elle est aussi téméraire que vous, elle jette tout dans une maison en feu. Autant vaut vouloir remplir le tonneau trompeur des Danaïdes. Elle ne vous sauvera pas, seulement elle se perdra avec vous.

AGNÈS. Ne le croyez pas. Il a dix fois risqué sa vie pour vous, et il me reproche maintenant d'exposer ma fortune. Comment ! ne vous a-t-il pas gaiement sacrifié ce qui est plus précieux que l'or et les perles ? et dois-je aujourd'hui garder pour moi ce que je possède ? Viens, rejetons loin de nous tous les ornements superflus de la vie, Laisse-moi donner un noble exemple de résignation. Fais des gens de ta cour des soldats, change ton or en fer, sacrifie sans hésiter tout ce que tu possèdes pour reprendre la couronne. Viens, viens, nous partagerons le besoin et le danger. Laisse-moi monter le cheval de guerre, exposer la délicatesse de mon teint aux traits ardents du soleil. Les nuages seront notre toit, la terre notre oreiller ; et le robuste soldat supportera patiemment ses maux quand il verra son roi exposé comme le dernier de ses sujets aux fatigues et aux privations.

LE ROI, *souriant*. Ainsi s'accomplissent pour moi les paroles de prédiction qu'une religieuse de Clermont m'adressa un jour avec un esprit prophétique. Une femme, dit cette religieuse, devait me donner la victoire sur mes ennemis, et me faire reconquérir la couronne de mes pères. J'ai cherché cette femme dans le camp ennemi, j'ai espéré adoucir le cœur d'une mère, mais voici l'héroïne qui doit me conduire à Reims, et c'est par l'amour de mon Agnès que je vaincrai.

AGNÈS. C'est par l'épée de tes braves amis.

LE ROI. Je compte beaucoup aussi sur la discorde de mes ennemis. J'ai reçu la nouvelle certaine que mon cousin de Bourgogne et les fiers seigneurs d'Angleterre ne s'accordent

plus comme autrefois. J'ai envoyé La Hire au duc pour voir si je pourrais parvenir à ramener ce vassal irrité à sa foi et à son devoir; j'attends à chaque instant le retour de mon messenger.

DUCHATTEL, *à la fenêtre*. Le voilà qui entre précisément dans la cour.

LE ROI. Qu'il soit le bienvenu ! Nous allons savoir à l'instant si nous devons céder ou combattre.

SCÈNE V.

Les précédents, LA HIRE.

LE ROI, *allant au-devant de lui*. La Hire, nous apportez-vous quelques espérances ? Expliquez-vous en peu de mots. Que dois-je attendre ?

LA HIRE. N'attendez plus rien que de votre épée.

LE ROI. L'orgueilleux duc ne veut pas se réconcilier ? Oh ! parlez, comment a-t-il reçu mon message ?

LA HIRE. Avant tout, avant qu'il puisse prêter l'oreille à vos propositions, il exige que Duchatel lui soit livré. Il l'appelle le meurtrier de son père.

LE ROI. Et si nous nous refusons à cette honteuse condition ?

LA HIRE. Alors l'alliance est rompue avant d'être formée.

LE ROI. L'avez-vous, ainsi que je vous l'avais ordonné, appelé à combattre avec moi sur le pont de Montereau, où son père succomba ?

LA HIRE. Je lui ai jeté votre gant, et j'ai dit que, descendant de votre hauteur, vous vouliez combattre comme un chevalier pour votre royaume. Il m'a répondu qu'il n'était pas nécessaire de combattre pour ce qu'il possédait déjà ; que si pourtant tel était votre plaisir, vous le trouveriez devant Orléans, où il doit aller demain. Là-dessus, il m'a tourné le dos en riant.

LE ROI. Et la voix intègre de la justice ne s'est-elle pas fait entendre dans mon parlement ?

LA HIRE. Elle devient muette devant la fureur des partis.

Un arrêt du parlement vous déclare déchu du trône, vous et votre race.

DUNOIS. Impudent orgueil du bourgeois devenu seigneur !

LE ROI. N'avez-vous rien tenté auprès de ma mère ?

LA HIRE. Auprès de votre mère ?

LE ROI. Oui. Comment s'est-elle montrée ?

LA HIRE, *après avoir réfléchi un instant*. Lorsque je suis arrivé à Saint-Denis, on faisait précisément la cérémonie du couronnement ; les Parisiens étaient parés comme pour un jour de fête, des arcs de triomphe s'élevaient dans toutes les rues par lesquelles le roi des Anglais devait passer. Les chemins étaient parsemés de fleurs, et le peuple courait autour de la voiture royale en poussant des acclamations de joie, comme si la France venait de remporter sa plus belle victoire.

AGNÈS. Ils se réjouissaient, ils se réjouissaient de briser le cœur d'un roi plein de douceur et d'amour.

LA HIRE. J'ai vu le jeune Henri de Lancastre, cet enfant, s'asseoir sur le royal trône de saint Louis ; ses oncles orgueilleux, Bedford et Gloucester, se tenaient près de lui, et le duc Philippe, à genoux devant le trône, lui rendait hommage pour ses états.

LE ROI. Oh ! déloyal pair ! indigne cousin !

LA HIRE. En montant les degrés du trône, l'enfant inquiet chancela. Mauvais présage ! murmura le peuple. On entendit un éclat de rire. Alors la reine votre mère s'avança, et, il est triste pour vous de le dire...

LE ROI. Eh bien ?

LA HIRE. Elle prit l'enfant dans ses bras, et le plaça elle-même sur le trône de votre père.

LE ROI. O ma mère ! ma mère !

LA HIRE. Les Bourguignons eux-mêmes, malgré leur rage et leur cruauté habituelle, rougirent de honte en ce moment. Votre mère le remarqua, et, se tournant vers le peuple, elle s'écria à haute voix : Remerciez-moi, Français, je mets un rameau intact à la place d'une tige malade, je vous préserve d'un roi enfanté par un père insensé. (*Le roi se couvre le*

visage , Agnès va à lui et le serre dans ses bras. Tous les assistants manifestent leur horreur.)

DUNOIS. La louve, l'atroce mégère !

LE ROI, *après un moment de silence , s'adresse aux magistrats.* Vous avez entendu, vous voyez comment les choses vont ici ! Ne vous arrêtez pas plus longtemps, retournez à Orléans, et annoncez à ma fidèle ville que je la dégage de son serment envers moi. Qu'elle prenne à cœur son salut, qu'elle s'en remette à la clémence du duc de Bourgogne ; on l'appelle le *bon*, il sera humain.

DUNOIS. Comment ! sire, vous voudriez abandonner Orléans ?

LE MAGISTRAT, *s'agenouillant.* Mon royal seigneur, ne retirez pas votre main de nous, ne livrez pas votre fidèle ville à la dure autorité des Anglais. C'est une pierre précieuse dans votre couronne, et nulle autre n'a plus saintement gardé sa fidélité à ses rois, à vos aïeux.

DUNOIS. Sommes-nous vaincus ? Est-il permis d'abandonner le champ de bataille avant d'avoir porté un coup d'épée pour défendre cette ville ? Voulez-vous donc, d'un mot, avant que le sang ait coulé, perdre au sein de la France cette excellente ville ?

LE ROI. Assez de sang a déjà coulé, et inutilement. La main du ciel est appesantie sur moi : mon armée est vaincue dans chaque combat ; mon parlement me repousse ; ma capitale, mon peuple, reçoivent mon rival avec des cris de joie ; mes parents les plus proches m'abandonnent, me trahissent. Ma propre mère nourrit dans son sein le rejeton étranger d'une race ennemie. Retirons-nous de l'autre côté de la Loire, et cédon's à la puissante main du ciel qui est avec les Anglais.

AGNÈS. Que Dieu nous garde de désespérer de nous-mêmes et d'abandonner ce royaume. Vos paroles ne sortaient pas de votre âme courageuse. La conduite dénaturée d'une mère a brisé le cœur héroïque de mon roi. Mais tu vas te retrouver toi-même, tu vas opposer une mâle et noble résistance au destin qui lutte cruellement contre toi.

LE ROI, *absorbé par de sombres réflexions*. Oui, cela est vrai ; un destin sombre, terrible, gouverne la race des Valois. Dieu l'a rejetée : les crimes d'une mère ont amené les furies dans cette famille : mon père a été vingt ans dans le délire, la mort m'a enlevé trois frères. C'est un arrêt du ciel. La maison de Charles VI doit succomber.

AGNÈS. Elle se relèvera et se rajeunira en toi. Aie confiance en toi-même. Non, ce n'est pas en vain qu'un destin propice t'a épargné entre tous tes frères, et t'a conduit, toi le plus jeune, au trône que tu ne pouvais espérer. Dans la douceur de ton âme le ciel a mis le remède aux blessures que la fureur des partis a faites au pays. Tu éteindras les flammes de la guerre civile. Mon cœur me le dit, tu établiras la paix, tu seras le nouveau fondateur du royaume de France.

LE ROI. Non pas moi. Ce temps rude et orageux demande un fort pilote. J'aurais pu rendre heureux un peuple paisible ; je ne puis dompter un peuple farouche et rebelle ; je ne peux m'ouvrir avec l'épée des cœurs qui s'éloignent de moi et qui me sont fermés par la haine.

AGNÈS. Le peuple est aveugle : une illusion le trouble, mais ce vertige passera ; le jour n'est pas loin où l'on verra se réveiller l'amour des Français pour leur roi légitime, cet amour enraciné dans le fond de leur cœur. Alors la vieille haine, la rivalité qui a toujours séparé deux peuples ennemis reparaitra. Ces orgueilleux vainqueurs seront écrasés par leurs propres succès. N'abandonnez pas le champ de bataille précipitamment ; disputez le terrain pied à pied, défendez Orléans comme vous défendriez votre propre vie. Laissez submerger tous les bateaux, brûler tous les ponts qui pourraient vous servir à franchir cette limite de votre royaume, à passer de l'autre côté de la Loire, car la Loire serait pour vous le Styx.

LE ROI. Ce que je pouvais faire, je l'ai fait. Je me suis offert à combattre en chevalier pour ma couronne. On s'y est refusé. Je prodigue en vain la vie de mon peuple, et mes villes tombent en poussière. Dois-je donc, comme la mère

déaturée, laisser partager mon enfant par l'épée ? Non : qu'il vive, et je renonce à lui.

DUNOIS. Comment, sire ! est-ce là le langage d'un roi ? Abandonne-t-on ainsi une couronne ? Le dernier de vos sujets expose son bien et son sang pour son opinion, sa haine et son amour. Quand l'étendard de la guerre civile est levé, chacun ne songe plus qu'à son parti : le laboureur quitte la charrue et la femme ses fuseaux ; les enfants et les vieillards prennent les armes ; le bourgeois brûle sa ville de ses propres mains, et le paysan brûle ses moissons, pour rendre service ou pour nuire, pour assurer le succès des vœux de son cœur. Quand l'honneur parle, quand on combat pour ses dieux ou pour ses idoles, on n'épargne rien, et l'on n'attend point de ménagements. Loin de vous donc cette molle pitié qui ne convient pas au cœur d'un roi ; laissez cette guerre poursuivre ses ravages, puisque l'incendie a commencé et que vous ne l'avez vous-même pas légèrement allumé. Le peuple doit se sacrifier pour son roi : c'est là le destin et la loi du monde. Le Français n'en connaît pas d'autre et n'en veut pas d'autre. Honte à la nation qui ne risquerait pas tout avec joie pour son honneur !

LE ROI, *aux magistrats*. N'attendez pas d'autre réponse. Que Dieu vous protège. Je ne puis rien de plus.

DUNOIS. Eh bien ! que le Dieu de la victoire vous délaisse, comme vous délaissez le royaume paternel. Puisque vous vous abandonnez vous-même, moi je vous abandonne. Ce ne sont pas les forces réunies de l'Angleterre et de la Bourgogne qui vous précipitent du trône, c'est votre faible courage. Les rois de France naissent avec un cœur héroïque ; mais vous, vous n'avez pas été enfanté pour la guerre. (*Aux magistrats.*) Le roi vous abandonne ; mais moi, je vais me jeter dans Orléans, la ville de mon père, et m'ensevelir sous ses ruines. (*Il veut sortir ; Agnès le retient.*)

AGNÈS, *au roi*. Oh ! ne le laissez pas nous quitter ainsi en colère ! Sa bouche prononce de rudes paroles ! mais son cœur est un trésor de fidélité. Il est encore le même. Il vous aime avec ardeur, et a souvent saigné pour vous. Approchez, Du-

nois. Avouez que l'emportement d'une noble colère vous a conduit trop loin. Et toi, pardonne à un ami fidèle la vivacité de ses paroles. Oh ! venez, venez ! laissez-moi réunir promptement vos cœurs avant qu'une prompte et funeste colère ne s'allume entre vous pour ne plus s'éteindre. (*Dunois a les yeux fixés sur le roi, et semble attendre une réponse.*)

LE ROI, à *Duchâtel*. Nous passerons la Loire : faites porter mes effets sur les bateaux.

DUNOIS, à *Agnès*. Adieu ! (*Il se détourne brusquement, et s'éloigne ; les magistrats le suivent.*)

AGNÈS joint les mains avec désespoir. Oh ! s'il s'en va, nous sommes complètement abandonnés. Suivez-le, la Hire ; cherchez à l'apaiser. (*La Hire sort.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, AGNÈS, DUCHATEL.

LE ROI. La couronne est-elle donc un bien si précieux ? Est-il donc si difficile et si amer de s'en séparer ? Non : je connais une chose plus difficile encore, c'est de se laisser maîtriser par ces esprits hautains et arrogants. Vivre par la grâce d'un vassal orgueilleux et inflexible, voilà ce qui est dur pour un noble cœur, ce qui est plus triste que de succomber à la destinée. (*A Duchâtel, qui hésite encore.*) Faites ce que j'ai ordonné.

DUCHATEL se jette à ses pieds. O mon roi !

LE ROI. Ma résolution est prise : pas un mot de plus.

DUCHATEL. Faites la paix avec le duc de Bourgogne : je ne vois pas d'autre moyen de salut pour vous.

LE ROI. Vous me donnez ce conseil, et c'est votre sang qui scellerait cette paix.

DUCHATEL. Voici ma tête ; je l'ai souvent exposée pour vous dans les batailles, et maintenant je la porterai avec joie pour vous sur l'échafaud. Apaisez le duc ; livrez-moi à toute la sévérité de sa colère, et que mon sang calme sa vieille haine.

LE ROI *le regarde quelques instants en silence et avec émotion.* Est-il vrai ? Suis-je dans un état si misérable que mes amis, qui connaissent mon cœur, m'indiquent pour me sauver le chemin de la honte ? Ah ! maintenant je vois combien ma chute est profonde, puisqu'on n'a plus de confiance en mon honneur.

DUCHATTEL. Songez, sire....

LE ROI. Pas un mot de plus : ne m'irritez pas. Quand il me faudrait quitter dix royaumes, je ne me rachèterais pas avec la vie d'un ami. Faites ce que j'ai ordonné. Allez ! faites embarquer mes équipages.

DUCHATTEL. Ce sera bientôt fait. (*Il se lève et sort. Agnès pleure amèrement.*)

SCÈNE VII.

LE ROI, AGNÈS.

LE ROI, *prenant sa main.* Ne sois pas triste, mon Agnès. De l'autre côté de la Loire, c'est encore la France. Nous allons sur une terre plus heureuse. Là un ciel plus serein et sans nuage nous sourira ; là nous trouverons un air plus pur, des mœurs plus douces ; là les chants harmonieux, les fleurs de la vie et de l'amour.

AGNÈS. Oh ! faut-il que je voie ce jour de douleur ! faut-il que je voie un roi s'en aller en exil, un fils abandonner la maison de son père, et s'éloigner de son berceau ! O heureuse terre que nous quittons ! nous n'aurons plus jamais la joie de te revoir.

SCÈNE VIII.

LE ROI, AGNÈS, LA HIRE *revient.*

AGNÈS. Vous revenez seul ; vous ne le ramenez pas. (*Elle le regarde plus attentivement.*) La Hire, qu'y a-t-il ? quelle expression dans votre regard ? Un nouveau malheur est-il arrivé ?

LA HIRE. Le malheur est épuisé, et le rayon de soleil reparaît.

AGNÈS. Qu'y a-t-il, je vous en prie ?

LA HIRE, *au roi*. Rappelez les envoyés d'Orléans.

LE ROI. Pourquoi ? Qu'est-ce ?

LA HIRE. Rappelez-les. La fortune a changé. Un combat a été livré, et vous avez eu la victoire.

AGNÈS. La victoire ! Oh ! quelle céleste musique dans cette parole !

LE ROI. La Hire ! une rumeur fabuleuse vous trompe. La victoire ! je ne crois plus à aucune victoire.

LA HIRE. Oh ! vous croirez bientôt à de plus grands miracles : voici l'archevêque qui s'approche. Il ramène dans vos bras le bâtard d'Orléans.

AGNÈS. O victoire, fleur charmante, d'où sortiront bientôt la paix et la concorde, ces nobles fruits du ciel !

SCENE IX.

Les précédents, L'ARCHEVÊQUE DE REIMS, DUNOIS, DUCHATEL, le chevalier RAOUL revêtu de ses armes.

L'ARCHEVÊQUE *conduit Dunois au roi et met leurs mains l'une dans l'autre*. Embrassez-vous, princes. Renoncez à toute haine, à toute colère ; car le ciel se déclare pour nous. *(Dunois embrasse le roi.)*

LE ROI. Faites cesser mon doute et ma surprise. Que m'annonce cette gravité solennelle ? D'où vient ce changement subit ?

L'ARCHEVÊQUE *conduit le chevalier devant le roi*. Parlez.

RAOUL. Nous avons levé seize bannières parmi le peuple de Lorraine pour les conduire à votre armée, et le chevalier Vaudricourt de Vaucouleurs était notre chef. Nous avons atteint les hauteurs de Vermanton, et nous descendions dans la vallée que l'Yonne arrose, lorsque nous aperçûmes dans la large plaine l'ennemi en face de nous, et, quand nous re-

gardions en arrière, nous voyions aussi briller ses armes. Enfermés ainsi entre deux armées, nous ne pouvions avoir l'espérance ni de vaincre ni de nous échapper. Alors le cœur des plus braves se sentit abattu, et, dans notre désespoir, nous voulions tous poser les armes. Tandis que nos chefs tenaient conseil entre eux sans pouvoir rien résoudre, tout à coup une merveille étrange s'offre à nos regards : du fond de la forêt tout à coup une jeune fille s'avance, la tête couverte d'un casque, comme la divinité de la guerre, belle et terrible en même temps. Sur son col, ses cheveux noirs tombent en longs anneaux ; un rayon céleste semble éclairer sa démarche majestueuse ; elle élève la voix et s'écrie : « Que tardez-vous, braves Français ? marchez à l'ennemi, quand il serait plus nombreux que les sables de la mer ; Dieu et la sainte Vierge vous conduisent. » Et soudain arrachant l'étendard des mains de celui qui le portait, la guerrière s'avance d'un pas audacieux à notre tête. Pour nous, muets de surprise, nous suivions involontairement la bannière et celle qui la porte, et nous nous précipitions sur l'ennemi, qui, immobile et saisi d'étonnement, contemple d'un regard effaré le miracle qui éclate devant nous. Bientôt une terreur surnaturelle s'empare de nos adversaires ; ils prennent la fuite, jettent leurs armures et leurs lances, et l'armée entière se disperse dans la campagne. Ni les exhortations, ni les cris de leurs chefs ne peuvent les faire revenir de leur effroi ; sans regarder en arrière, hommes et chevaux se précipitent dans le fleuve et se laissent égorger sans résistance. Ce fut un carnage plutôt qu'un combat. Deux mille hommes sont restés sur le chant de bataille. On ne compte pas ceux que le fleuve a engloutis, et nous n'avons pas perdu un des nôtres.

LE ROI. C'est étrange, par le ciel ! vraiment étrange et miraculeux.

AGNÈS. Et une jeune fille a fait ce miracle ? D'où vient-elle ? Qui est-elle ?

RAOUL. C'est ce qu'elle ne veut dire qu'au roi lui-même. Elle se nomme prophétesse et envoyée de Dieu ; elle promet de délivrer Orléans avant la nouvelle lune ; le peuple la

croit, et aspire à combattre. Elle me suit avec l'armée, et bientôt elle sera ici. (*On entend le son des cloches et le cliquetis des armes que l'on frappe l'une contre l'autre.*) Entendez-vous le tumulte et le bruit des cloches ? C'est elle ; le peuple salue l'envoyée de Dieu.

LE ROI, à *Duchatel*. Amenez-la ici. (*A l'archevêque.*) Que dois-je penser de ceci ? Une jeune fille m'apporte la victoire au moment où le bras de Dieu peut seul me sauver. Cela n'est pas dans l'ordre de la nature. Dois-je, archevêque, dois-je croire à ce miracle ?

(*Plusieurs, derrière la scène.*) Salut, salut à la jeune fille, à notre libératrice !

LE ROI. La voici. (*A Dunois.*) Prenez ma place, Dunois ; il faut éprouver cette fille merveilleuse. Si c'est Dieu qui l'envoie et qui l'inspire, elle saura bien reconnaître le roi. (*Dunois s'assied, le roi se tient debout à sa droite ; près de lui est Agnès ; l'archevêque et les autres personnages sont en face ; le milieu de la scène reste libre.*)

SCÈNE X.

Les précédents. JEANNE, accompagnée des magistrats et de plusieurs chevaliers qui remplissent le fond du théâtre. Elle s'avance avec une noble démarche et regarde tous les personnages rangés autour d'elle.

DUNOIS, après un silence solennel. C'est vous, merveilleuse jeune fille...

JEANNE, l'interrompant et le regardant avec dignité. Bâtard d'Orléans, vous voulez tenter Dieu. Quittez cette place qui ne vous convient pas ; je suis envoyée à un plus grand que vous. (*Elle s'avance d'un pas assuré vers le roi, courbe un genou devant lui, se relève, puis se retire. Tous les assistants manifestent leur surprise. Dunois quitte son siège et fait place au roi.*)

LE ROI. Tu vois aujourd'hui mon visage pour la première fois. D'où vient que tu me reconnais ?

JEANNE. Je vous ai vu dans un moment où Dieu seul vous voyait. (*Elle s'approche du roi et lui dit à voix basse.*) Souvenez-vous que la nuit dernière, lorsque tout, autour de vous, était enseveli dans un profond sommeil, vous vous êtes levé de votre couche et que vous avez adressé à Dieu une ardente prière. Faites sortir tout ce monde, et je vous dirai les mots de cette prière.

LE ROI. Ce que j'ai confié au ciel, je n'ai nulle raison de le cacher aux hommes. Dis-moi les paroles de cette prière, et je ne te douterai plus que Dieu t'inspire.

JEANNE. Vous fîtes trois prières. Ecoutez, dauphin, si je les répète exactement. D'abord vous avez demandé au ciel que si quelque injustice attachée à votre couronne, ou quelque autre faute grave commise du temps de vos pères et non encore expiée, était la cause de cette guerre déplorable, le ciel vous prît pour victime au lieu de votre peuple, et épuisât sur votre tête le vase de sa colère.

LE ROI *recule avec surprise*. Qui es-tu, être puissant, et d'où viens-tu ? (*Tous manifestent leur étonnement.*)

JEANNE. Puis vous avez fait une seconde prière : que, si par la volonté et la décision suprême du ciel le sceptre devait être enlevé à votre race, si tout ce que les rois vos ancêtres avaient possédé dans cette contrée devait vous être ravi, vous demandiez seulement à conserver trois choses : une conscience paisible, le cœur d'un ami et l'amour d'Agnes. (*Le roi se cache le visage et pleure, les autres personnages montrent une vive surprise. Après un moment de silence, Jeanne continue.*) Dois-je vous répéter la troisième prière ?

LE ROI. Assez, je te crois ; cela est au-dessus du pouvoir de l'homme. C'est le Dieu suprême qui t'a envoyée.

L'ARCHEVÊQUE. Qui es-tu, prodigieuse et sainte fille ? quelle heureuse terre t'a enfantée ! Parle, quels parents bénis de Dieu t'ont donné le jour ?

JEANNE. Mon digne seigneur, on m'appelle Jeanne. Je ne suis que l'humble fille d'un berger de Donremy, village de mon roi, dans le diocèse de Toul ; et, dès mon enfance, j'ai

gardé les troupeaux de mon père. Souvent j'entendais parler de ces hommes étrangers, de ces insulaires qui ont traversé la mer pour nous rendre esclaves, pour nous soumettre à un souverain étranger que le peuple n'aime pas. On disait qu'il s'était déjà rendu maître de la ville de Paris et du royaume. Alors j'ai supplié la mère de Dieu de nous préserver de la honte du joug étranger et de nous conserver le roi né sur notre sol. Devant le village où je suis née, il y a une antique image de la mère de Dieu, vers laquelle se rendent beaucoup de pieux pèlerins, et non loin de là est un chêne consacré et célèbre par un grand nombre de miracles. J'aimais à m'asseoir à l'ombre de ce chêne pendant que mon troupeau paissait, et si un de mes agneaux s'égarait sur la montagne déserte, toujours un rêve me le montrait lorsque je m'endormais sous cet arbre. Une fois j'avais passé dans une pieuse dévotion une longue nuit sous ce chêne, et je résistais au sommeil ; la sainte Vierge s'avança vers moi, portant une épée, un étendard, et du reste vêtue comme moi en bergère. Elle me parla ainsi : « C'est moi. Lève-toi, Jeanne, quitte ton troupeau. Le Seigneur t'appelle à d'autres soins. Prends cette bannière, ceins cette épée, anéantis avec elle les ennemis de mon peuple ; conduis à Reims le fils de ton maître, et place sur sa tête la couronne royale. » Moi je répondis : « Comment puis-je entreprendre de telles choses, moi, faible fille, ignorant l'art terrible des batailles ? » Elle ajouta : « Une vierge pure accomplit de grandes choses dans ce monde, si elle résiste à l'amour terrestre. Regarde-moi. J'ai été, comme toi une fille chaste ; j'ai donné naissance au divin Maître, et je suis divine maintenant. » Alors elle toucha mes paupières, et, en élevant les yeux, je vis le ciel plein d'anges qui portaient dans leurs mains des lis sans tache, et des sons harmonieux se répandaient dans les airs. Pendant trois nuits de suite, la sainte Vierge se montra à moi, en s'écriant : « Lève-toi, Jeanne ; le Seigneur t'appelle à d'autres soins. » Lorsqu'elle m'apparut la troisième nuit, elle me parla avec sévérité et me dit : « Le devoir d'une femme sur la terre, c'est l'obéissance. La résignation est son partage ; elle doit se signaler par une pénible soumission,

celle qui obéit ici sera grande là-haut. » En parlant ainsi, elle laissa tomber son vêtement de bergère et se montra comme la reine du ciel au milieu d'une lumière éclatante, et des nuages d'or la reportèrent lentement dans le séjour de la félicité. *(Tous les assistants sont émus ; Agnès pleure et cache son visage dans le sein du roi.)*

L'ARCHEVÊQUE, *après un long silence.* Devant de tels témoignages divins, tous les doutes de la prudence humaine doivent se taire. L'événement prouve qu'elle dit la vérité. Dieu seul peut produire de pareils miracles.

DUNOIS. Je crois moins au prodige qu'à l'expression de ses yeux, à l'innocence de son visage.

LE ROI. Et moi, pécheur, suis-je digne d'une telle grâce ? Toi dont le regard voit tout et ne peut être trompé, tu connais le fond de mon cœur et mon humilité.

JEANNE. L'humilité des grands resplendit là-haut. C'est parce que vous vous abaissez que le Seigneur vous a élevé.

LE ROI. Ainsi je pourrai résister à nos ennemis ?

JEANNE. Je mettrai la France soumise à vos pieds.

LE ROI. Et tu dis qu'Orléans ne sera pas subjugué ?

JEANNE. Vous verriez plutôt la Loire remonter à sa source.

LE ROI. J'entrerais à Reims en vainqueur ?

JEANNE. Je vous y conduirai à travers des milliers d'ennemis. *(Tous les chevaliers agitent leurs lances, leurs boucliers, et montrent une ardeur guerrière.)*

DUNOIS. Que Jeanne se place à la tête de l'armée ! Nous irons aveuglément partout où ce chef divin voudra nous conduire. Son regard céleste nous guidera, et mon épée saura la défendre.

LA HIRE. Si elle marche devant nos bataillons, nous ne craignons pas les armes du monde entier. Le Dieu de la victoire se tient à ses côtés. Que l'héroïne nous mène donc au combat. *(Les chevaliers font retentir leurs armes et s'avancent.)*

LE ROI. Oui, sainte fille, tu commanderas mon armée, et ces chefs t'obéiront. Cette épée, signe de la plus haute di-

gnité militaire, cette épée que le connétable nous a renvoyée dans sa colère, a trouvé une plus digne main. Reçois-la, prophétesse sacrée, et que désormais...

JEANNE. Non pas, noble dauphin. Ce n'est point par cet instrument d'une puissance terrestre que la victoire sera accordée à mon roi. Je sais une autre épée avec laquelle je dois vaincre. Je vais vous l'indiquer d'après ce que l'Esprit m'a enseigné. Envoyez-la chercher.

LE ROI. Parle, Jeanne.

JEANNE. Dans l'ancienne ville de Fierbois, dans le cimetière de Sainte-Catherine, il y a un caveau où l'on a amassé un grand nombre d'armes antiques, trophées de victoire. Là est l'épée dont je dois me servir. On la reconnaîtra à trois fleurs de lis d'or gravées sur la lame. Faites apporter cette épée, car c'est celle-là qui vous donnera la victoire.

LE ROI. Qu'on envoie là un messager. Qu'on fasse ce qu'elle dit.

JEANNE. Faites-moi donner aussi une bannière blanche, entourée d'une bordure de pourpre. Sur cette bannière on doit voir la reine du ciel avec le doux enfant Jésus, planant au-dessus du globe de la terre. C'est cette bannière que Notre-Dame m'a montrée.

LE ROI. Qu'il soit fait ainsi que tu me dis.

JEANNE, à l'archevêque. Digne prélat, étendez sur moi votre main sacerdotale et donnez la bénédiction à votre fille. (*Elle s'agenouille.*)

L'ARCHEVÊQUE. Vous êtes venue pour répandre la bénédiction, et nous pour la recevoir. Allez avec la force de Dieu. Pour nous, nous sommes d'indignes pécheurs. (*Elle se lève.*)

UN ÉCUYER. Un héraut du général anglais s'avance.

JEANNE. Faites-le entrer, car c'est Dieu qui l'envoie. (*Le roi fait signe à l'écuyer qui sort.*)

SCÈNE XI.

Les précédents, LE HERAUT.

LE ROI. Héraut, qu'apportes-tu ? Dis-nous ta mission.

LE HÉRAUT. Quel est celui qui porte ici la parole pour Charles de Valois, comte de Ponthieu ?

DUNOIS. Indigne messenger, misérable ! oses-tu bien renier le roi de France sur son propre sol ? Ton habit te protège, autrement tu verrais...

LE ROI. Calmez-vous, mon cousin. Voyons ta mission.

LE HÉRAUT. Mon noble chef, gémissant sur le sang qui a déjà coulé et qui peut couler encore, retient dans le fourreau l'épée de ses soldats, et avant qu'Orléans soit emporté d'assaut, il veut bien vous offrir des conditions favorables.

LE ROI. Ecoutons.

JEANNE *s'avance*. Sire, laisse-moi parler, au lieu de vous, à ce héraut.

LE ROI. Parlez, Jeanne ; décidez si nous devons avoir la paix ou la guerre.

JEANNE, *au héraut*. Qui t'envoie ici ? Au nom de qui parles-tu ?

LE HÉRAUT. Au nom du général anglais, comte de Salisbury.

JEANNE. Tu mens, héraut. Tu ne peux parler au nom du comte. Les vivants seuls parlent et non pas les morts.

LE HÉRAUT. Mon général est plein de force, de santé et vit pour vous perdre tous.

JEANNE. Il vivait lorsque tu es parti ; mais ce matin un coup de feu l'a frappé sur le sol d'Orléans, tandis qu'il regardait du haut de la tour des Tournelles. Tu souris, parce que je t'annonce ce qui se passe loin de toi. Mais si tu n'en crois pas mes paroles, tu en croiras tes yeux : tu rencontreras son convoi funèbre en t'en retournant. Maintenant, parle : dis-nous quelle est ta mission.

LE HÉRAUT. Puisque tu sais découvrir ce qui est caché, tu dois la connaître avant que je l'expose.

JEANNE. Je n'ai pas besoin de la connaître ; mais écoute maintenant mes paroles et rapporte-les aux princes dont tu es l'envoyé. Roi d'Angleterre, et vous, duc de Bedford et de Gloucester, qui ravagez ce royaume, rendez compte au Dieu

du ciel du sang qui a été versé. Rendez les clefs de toutes les villes dont vous vous êtes emparés contre le droit divin. La Pucelle est envoyée par le Dieu du ciel pour vous offrir la paix ou la guerre sanglante. Choisissez, car je vous le dis pour que vous le sachiez : la possession de notre belle France ne vous sera point accordée par le fils de Marie. Mais le dauphin Charles, mon maître, à qui Dieu l'a donnée, fera son entrée royale dans Paris, accompagné de tous les grands de son royaume. Maintenant va, héraut, et hâte-toi, car avant que tu aies atteint le camp pour rendre compte de ton message, la Pucelle sera là et plantera à Orléans l'étendard de la victoire. *(Elle sort. Tous les assistants sont dans l'agitation. Le rideau tombe.)*

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un paysage bordé par des rochers.

SCÈNE I.

TALBOT et LIONEL, *capitaine anglais* ; PHILIPPE, *duc de Bourgogne* ; LE CHEVALIER FALSTOLF et CHATILLON ; *des soldats et des porte-étendards.*

TALBOT. Arrêtons-nous ici et établissons notre camp parmi ces rochers. Nous rassemblerons peut-être les fuyards qu'un premier effroi a dispersés. Placez de bonnes sentinelles, occupez les hauteurs. La nuit, il est vrai, nous préserve d'être poursuivis, et à moins que nos adversaires n'aient des ailes, je ne crains aucune surprise. Cependant, il faut user de précaution, car nous avons affaire à un parti audacieux et nous sommes battus. *(Le chevalier Falstolf sort avec des soldats.)*

LIONEL. Battus ! général ne prononcez plus ce mot. Je n'ose pas même penser que les Français ont vu aujourd'hui fuir les Anglais. O Orléans ! Orléans ! tombeau de notre

gloire ! L'honneur de l'Angleterre a succombé sur ton sol. Honteuse et ridicule défaite ! Qui pourra le croire dans l'avenir ? Les vainqueurs de Poitiers , de Crécy , d'Azincourt , chassés par une femme !

LE DUC DE BOURGOGNE. Cela doit nous consoler. Nous n'avons pas été vaincus par des hommes, mais par le démon.

TALBOT. Par le démon de notre folie. Comment , duc, ces chimères du peuple effrayent-elles aussi les princes ? La superstition est un mauvais manteau pour couvrir la lâcheté. Vos soldats ont fui les premiers.

LE DUC. Personne n'a tenu bon. La fuite était générale.

TALBOT. Non , seigneur ; elle a commencé de votre côté ; vos gens se sont précipités dans notre camp , en s'écriant : « L'enfer est déchaîné, Satan combat pour la France, » et ils ont mis ainsi les autres en déroute.

LIONEL. Vous ne pouvez le nier , votre aile a plié la première.

LE DUC. Parce qu'elle a été attaquée la première.

TALBOT. La Pucelle connaissait le côté faible de notre camp ; elle savait où la frayeur pouvait entrer.

LE DUC. Comment ! Les Bourguignons sont-ils donc coupables de ce malheur ?

LIONEL. Si, nous autres Anglais, nous eussions été seuls, nous n'aurions pas perdu Orléans.

LE DUC. Non , car vous n'auriez jamais vu Orléans. Qui vous a ouvert un chemin dans ce royaume ? qui vous a tendu une main amie et fidèle, quand vous êtes descendus sur cette côte étrangère et hostile ? qui a couronné votre Henri , à Paris, et lui a soumis le cœur des Français ? Par le ciel ! si ce bras puissant ne vous eût amenés ici , jamais vous n'auriez vu la fumée d'une maison française.

LIONEL. Duc, si les grands mots valaient des actions, vous auriez à vous seul conquis la France.

LE DUC. Vous êtes affligés de voir qu'Orléans vous échappe, et vous tournez l'amertume de votre colère contre moi qui suis votre allié. Pourquoi avons-nous perdu Orléans, si ce

n'est à cause de votre avidité ? La ville était prête à se rendre à moi ; mais votre jalousie l'en a empêchée.

TALBOT. Ce n'est pas pour vous que nous l'avons assiégée.

LE DUC. Et si j'emmenais mon armée, comment vous en trouveriez-vous ?

LIONEL. Pas plus mal, croyez-moi, que près d'Azincourt , où nous sûmes vous vaincre, vous et toute la France.

LE DUC. Cependant vous aviez grand besoin de mon alliance, et votre régent l'a chèrement achetée.

TALBOT. Oui, chèrement , nous l'avons aujourd'hui payée de notre honneur devant Orléans.

LE DUC. N'en dites pas davantage , seigneur , vous pourriez vous en repentir. Ai-je donc abandonné la bannière de mon souverain légitime , ai-je chargé ma tête du nom de parjure , pour supporter un tel traitement des étrangers ? Qu'ai-je à faire ici ? et pourquoi combattre contre la France ? Si je dois servir des ingrats , je préfère servir mon roi véritable.

TALBOT. Vous êtes en négociation avec le dauphin , nous le savons ; mais nous trouverons le moyen de nous garantir contre la trahison.

LE DUC. Par la mort et l'enfer ! on me traite ainsi ! Châtillon , faites préparer mes troupes pour le départ. Nous retournons dans nos provinces. (*Châtillon sort.*)

LIONEL. Bon voyage ! jamais la gloire de l'Anglais ne fut plus brillante que lorsque, se flant seulement à sa bonne épée , il combattit sans auxiliaires. Que chacun défende sa propre cause ; car, on peut le dire avec certitude, jamais les Français et les Anglais ne pourront sincèrement s'unir.

SCÈNE II.

Les précédents, LA REINE ISABELLE, accompagnée d'un page.

ISABELLE. Qu'entends-je, chevaliers ? arrêtez. Quel astre funeste égare ainsi vos sens ? Maintenant que la concorde

seule peut vous soutenir, voulez-vous que la haine vous divise et prépare votre ruine ? Je vous en prie, noble duc, rétractez cet ordre trop prompt, et vous, illustre Talbot, apaisez un ami irrité. Venez, Lionel, aidez-moi à satisfaire ces esprits orgueilleux, à assurer leur réconciliation.

LIONEL. Non, madame, je suis du même avis. Je pense que ceux qui ne peuvent rester ensemble n'ont rien de mieux à faire que de se séparer.

ISABELLE. Quoi ! les artifices de l'enfer qui nous ont été si funestes dans le combat, doivent-ils encore égarer nos sens ? Qui a commencé la querelle ? Parlez. (*A Talbot.*) Est-ce vous, noble lord, qui auriez oublié votre intérêt au point de blesser un allié précieux ? Que pourriez-vous faire sans son bras ? Il a élevé le trône de votre roi ; il peut à son gré le maintenir ou le renverser. Son armée vous soutient, et plus encore son nom. Quand toute l'Angleterre vomirait sur nos côtes tous ses citoyens, elle ne pourrait vaincre ce royaume, s'il est uni. C'est la France seule qui peut vaincre la France.

TALBOT. Nous savons honorer un ami fidèle ; mais se mettre en garde contre la fausseté, c'est une loi de prudence.

LE DUC. Celui dont la perfidie abdique toute reconnaissance peut bien montrer le front audacieux du mensonge.

ISABELLE. Comment, noble duc, pourriez-vous vous soumettre à une telle honte, abjurer votre honneur de prince, et mettre votre main dans la main de celui qui fit mourir votre frère ? Seriez-vous assez insensé pour croire à une réconciliation sincère avec le dauphin après l'avoir poussé vous-même jusqu'au bord du précipice ? Si près de sa chute vous voudriez le retenir, et dans votre aveuglement, détruire vous-même votre ouvrage. Ici sont vos amis, votre salut repose sur votre alliance étroite avec l'Angleterre.

LE DUC. Je suis loin de penser à faire la paix avec le dauphin, mais je ne puis supporter l'arrogance et le mépris de la fière Angleterre.

ISABELLE. Venez réparer l'effet d'une parole trop prompte. Le général a éprouvé un violent chagrin, et le malheur, vous le savez, rend injuste. Venez, venez, embrassez-vous. Lais-

sez-moi fermer et guérir promptement cette plaie avant qu'elle s'envenime pour toujours.

TALBOT. Qu'en pensez-vous, duc ? Un noble cœur se soumet volontiers à la raison. La reine a prononcé une parole sage. Donnez-moi la main, effaçons ainsi la blessure produite par ma langue imprudente.

LE DUC. Oui, le discours de la reine est raisonnable, et ma juste colère cède à la nécessité.

LA REINE. Bien, scellez par un baiser fraternel cette nouvelle alliance, et que les vents emportent les paroles qui ont été prononcées. (*Le duc et Talbot s'embrassent.*)

LIONEL, *à part, regardant ce groupe.* Gloire à cette paix conclue par une furie !

ISABELLE. Chevaliers, nous avons perdu une bataille. La fortune nous a été contraire, mais ne laissez pas abattre votre noble courage. Le dauphin, désespérant de la protection du ciel, a eu recours aux artifices de Satan ; mais il s'est en vain livré à la damnation. L'enfer même ne le relèvera pas. Une femme victorieuse conduit l'armée ennemie ; je veux conduire la vôtre, je veux être votre Jeanne, votre prophétesse.

LIONEL. Madame, retournez à Paris ; nous voulons vaincre avec le secours de nos bonnes épées, et non avec celui des femmes.

TALBOT. Allez, allez, depuis que vous êtes dans notre camp, tout est en décadence, et la bénédiction n'accompagne plus nos armes.

LE DUC. Allez, votre présence ne produit ici rien de bon. Le soldat est indisposé contre vous.

ISABELLE *les regarde l'un et l'autre avec surprise.* Vous aussi, duc, vous prenez parti contre moi avec ces ingrats ?

LE DUC. Allez, le soldat perd son courage, quand il croit combattre pour votre cause.

ISABELLE. J'ai à peine rétabli la paix parmi vous que vous voilà déjà unis contre moi.

TALBOT. Allez, madame, allez à la garde de Dieu ! Quand vous serez loin, nous ne craindrons plus aucun démon.

ISABELLE. Ne suis-je pas votre fidèle alliée ? Votre cause n'est-elle pas la mienne ?

TALBOT. Mais la vôtre n'est pas celle que nous soutenons. Nous sommes engagés dans une bonne et loyale guerre.

LE DUC. Je venge la mort sanglante d'un père ; le devoir filial sanctifie mes armes.

TALBOT. Parlons ouvertement. Votre conduite à l'égard du dauphin n'est justifiable ni aux yeux des hommes ni aux yeux de Dieu.

ISABELLE. Que la malédiction l'atteigne lui et sa race , jusqu'à la dixième génération. Il a outragé sa mère !

LE DUC. Il vengeait un père et un époux.

ISABELLE. Il s'est établi juge de ma conduite.

LIONEL. C'est un manque de respect de la part d'un fils.

ISABELLE. Il m'a envoyée en exil.

TALBOT. C'était pour satisfaire l'opinion publique.

ISABELLE. Que je sois maudite si jamais je lui pardonne , et avant qu'il règne sur le royaume de son père...

TALBOT. Vous immolerez l'honneur de sa mère ?

ISABELLE. Vous ne savez pas , âmes faibles, ce que peut la colère d'une mère outragée. J'aime celui qui me fait du bien, je hais celui qui m'offense ; et si ce dernier est mon propre fils, le fils que j'ai enfanté, je le hais d'autant plus. Je lui ai donné l'existence, je voudrais la lui enlever, car il a, par son arrogance impie, blessé le sein qui l'a porté. Mais vous qui faites la guerre à mon fils, vous n'avez aucun droit, aucun motif de le dépouiller. De quelle faute le dauphin s'est-il rendu coupable envers vous ? A quel devoir a-t-il manqué ? L'ambition, la jalousie vulgaire vous excitent. Moi, je puis le haïr, car je l'ai enfanté.

TALBOT. C'est bien, il reconnaîtra sa mère à sa vengeance.

ISABELLE. Misérables hypocrites ! combien je vous méprise, vous qui vous trompez comme vous trompez le monde. Vous, Anglais, vous étendez une main de brigands sur cette France où vous n'avez ni droits, ni prétextes honnêtes à posséder un pouce de terre. Et ce duc qui se fait nommer

le bon, il a vendu sa patrie, l'héritage de ses ancêtres, à des maîtres étrangers, à l'ennemi du royaume. Cependant vous parlez de justice ! Moi je méprise l'hypocrisie, et les yeux du monde me voient telle que je suis.

LE DUC. C'est vrai, vous avez soutenu votre renommée avec esprit et fermeté.

ISABELLE. Comme une autre, j'ai des passions et de la chaleur dans le sang. Je suis venue dans ce pays pour y vivre comme reine et non pas pour en avoir l'apparence. Fallait-il être morte au plaisir, parce que la malédiction du sort avait livré à un époux insensé ma vive et joyeuse jeunesse ? Je tiens à ma liberté plus qu'à la vie, et quiconque y attende... Mais pourquoi discuter avec vous sur mes droits ? Un sang épais et lourd coule dans vos veines ; vous ne connaissez pas le plaisir, vous ne connaissez que la colère. Et ce duc, qui a chancelé toute sa vie entre le mal et le bien, il ne peut haïr de cœur ni aimer de cœur. Je vais à Melun. Donnez-moi ce chevalier (*elle montre Lionel*) ; il me plaît et sera pour moi une société agréable. Ensuite, faites ce que vous voudrez. Je ne m'inquiète plus des Bourguignons ni des Anglais. (*Elle fait un signe à ses pages et veut s'éloigner.*)

LIONEL. Comptez sur moi. Nous vous enverrons, à Melun, les plus beaux Français que nous ferons prisonniers.

ISABELLE, *revenant*. Vous vous entendez à donner des coups d'épée, le Français seul sait dire des paroles courtoises.

Elle sort.

SCÈNE III.

TALBOT, LE DUC, LIONEL.

TALBOT. Quelle femme !

LIONEL. Maintenant, chevaliers, quelle est votre avis ? Poursuivrons-nous notre retraite, ou irons-nous effacer par une attaque prompte et hardie la honte d'aujourd'hui ?

LE DUC. Nous sommes trop faibles, les troupes sont dispersées, et l'effroi de l'armée est encore trop récent..

TALBOT. Une terreur aveugle, l'impression subite d'un moment est la seule cause de notre défaite. Vu de plus près, le fantôme d'une imagination effrayée disparaîtra. Mon avis est qu'au point du jour nous ramenions sur le fleuve notre armée contre l'ennemi.

LE DUC. Réfléchissez...

LIONEL. Avec votre permission, il n'y a pas à réfléchir. Nous devons promptement regagner ce que nous avons perdu, ou nous sommes humiliés à tout jamais.

TALBOT. C'est décidé; demain nous combattrons pour détruire ce fantôme de frayeur qui aveugle et décourage nos troupes. Nous lutterons corps à corps avec ce démon qui a revêtu la forme d'une jeune fille. Si elle se trouve à portée de notre épée, elle nous aura nui pour la dernière fois. Si elle ne paraît pas, si elle évite un combat sérieux, l'armée sera désenchantée.

LIONEL. Soit. Confiez-moi cette lutte facile où le sang ne coulera pas. J'espère prendre le fantôme vivant, sous les yeux du bâtard son amant. Je l'enlèverai dans mes bras et je la porterai au milieu du camp anglais pour le plaisir des soldats.

LE DUC. Ne promettez pas tant.

TALBOT. Si je l'atteins, je ne l'embrasserai pas si doucement. Maintenant, venez réparer, par un sommeil léger, les fatigues de la nature, et demain nous lèverons dès l'aurore.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

JEANNE, *avec sa bannière, son casque, sa cuirasse, et du reste vêtue en femme*, DUNOIS, LAHIRE. *Des chevaliers et des soldats gravissent les rochers, s'avancent en silence et arrivent ensemble sur la scène.*

JEANNE, *aux chevaliers qui l'entourent pendant que la troupe continue à monter*. Le rempart est franchi, nous sommes dans le camp. Rejetez maintenant le voile de la nuit silencieuse qui a dérobé notre marche paisible, et annoncez

aux ennemis votre approche formidable par le cri de guerre : Dieu et la Pucelle !

tous crient à haute voix en faisant retentir leurs armes. Dieu et la Pucelle ! (Bruit de trompettes et de tambours.)

LES SENTINELLES, *derrière la scène.* L'ennemi ! l'ennemi ! l'ennemi !

JEANNE. Apportez des flambeaux. Mettez le feu aux tentes ! Que la flamme augmente la terreur, et que la mort menaçante les environne. *(Les soldats courent ; elle veut les suivre.)*

DUNOIS *la retient.* Vous avez rempli votre devoir, Jeanne. Vous nous avez conduits au milieu du camp. Vous avez livré l'ennemi à nos mains. A présent, retirez-vous du combat, laissez-nous décider la lutte sanglante.

LA HIRE. Montrez à l'armée le chemin de la victoire, portez avec vos chastes mains la bannière devant nous ; mais ne prenez pas vous-même l'épée meurtrière. Ne tentez pas le Dieu trompeur des batailles ; car il est aveugle et n'épargne personne.

JEANNE. Qui ose me dire de m'arrêter ? Qui ose commander à l'esprit qui me guide ? La flèche doit voler sous la main de celui qui la lance. Là où est le péril, là doit être Jeanne. Ce n'est ni aujourd'hui ni en ce lieu que je dois succomber. Je dois voir la couronne sur la tête de mon roi, et tant que je n'aurai pas accompli ce qui m'a été ordonné par Dieu, nul adversaire ne m'ôtera la vie.

Elle sort.

LA HIRE. Venez, Dunois ; suivons l'héroïne et faisons-lui un rempart de notre corps.

Ils sortent.

SCENE V.

DES SOLDATS ANGLAIS, *fuyant sur le théâtre.* TALBOT *vient ensuite.*

UN SOLDAT. La Pucelle ! Elle est au milieu du camp.

UN SECOND SOLDAT. Impossible ! Comment pourrait-elle venir dans le camp ? Non, jamais.

UN TROISIÈME SOLDAT. À travers les airs. Le diable la seconde.

UN QUATRIÈME ET UN CINQUIÈME SOLDAT. Fuyez, fuyez, nous sommes tous morts.

Ils sortent.

TALBOT *revient*. Ils n'écoutent pas, ils ne veulent pas s'arrêter à ma voix. Tous les liens de l'obéissance sont rompus. Le vertige entraîne le brave et le lâche, comme si l'enfer avait vomi contre eux ses légions de damnés. Je ne puis opposer une petite troupe à ce torrent d'ennemis qui s'accroît sans cesse et envahit le camp. Suis-je donc le seul de sang-froid, et, autour de moi, tout est-il en proie à la fièvre ? Fuir devant ces faibles Français que nous avons vaincus dans vingt batailles ! Quelle est donc cette femme invincible, cette déesse de la terreur, qui change tout à coup le destin des batailles, et fait une armée de lions d'un troupeau de cerfs craintifs ? Quoi ! une comédienne qui a appris à jouer le rôle d'une héroïne épouvantera-t-elle de véritables héros ? Une femme me ravira-t-elle l'honneur de la victoire ?

UN SOLDAT, *fuyant rapidement*. La Pucelle ! Fuyez, fuyez, général !

TALBOT, *le renversant par terre*. Fuis toi-même et dans l'enfer ! Cette épée traversera quiconque osera me parler de crainte et de fuite.

Il s'éloigne.

SCÈNE VI.

Le fond du théâtre s'ouvre. On voit le camp des Anglais en proie aux flammes ; on entend les tambours ; on aperçoit les fuyards et ceux qui les poursuivent. Un instant après arrive Montgomery.

MONTGOMERY, *seul*. Où fuir ? De tous côtés l'ennemi et la mort. Ici un chef irrité qui de son épée menaçante nous ferme le chemin de la fuite et nous pousse à la mort. Là une

femme terrible qui ravage tout autour d'elle, comme la flamme de l'incendie. Et de quelque côté que je regarde, pas un buisson pour me cacher, pas une caverne qui m'offre un asile. Oh ! pourquoi, malheureux, ai-je traversé la mer pour venir ici ? Le vain espoir d'acquérir en France une gloire facile m'a égaré, et maintenant un sort funeste me conduit dans cette mêlée sanglante. Ah ! que ne suis-je loin d'ici, sur les bords rians de la Saverne, dans la tranquille demeure de mon père, où j'ai laissé, en proie aux regrets, ma mère et ma tendre fiancée ? (*Jeanne parait au fond du théâtre*) Malheur à moi ! Que vois-je ? C'est la terrible guerrière qui surgit au milieu des flammes, comme un fantôme nocturne sortant des gouffres de l'enfer. Où fuir ? Elle a jeté sur moi ses regards de feu, et je me sens saisi de loin par la puissance irrésistible de ce regard. L'influence magique agit de plus en plus sur moi, enchaîne mes pieds et m'empêche de fuir. Quoique mon cœur s'y oppose, il faut que je regarde cette image de la mort. (*Jeanne fait quelques pas au-devant de lui et s'arrête.*) Elle approche. Je ne veux pas attendre qu'elle vienne à moi la première. Je veux en suppliant embrasser ses genoux et lui demander la vie. Elle est femme, peut-être pourrai-je l'attendrir par mes larmes. (*Pendant qu'il marche vers elle, elle s'avance rapidement au-devant de lui.*)

SCÈNE VII.

JEANNE, MONTGOMERY.

JEANNE. Tu vas mourir. Une femme anglaise t'a donné le jour.

MONTGOMERY *tombe à ses pieds*. Arrête, guerrière terrible. N'égorge pas un homme sans défense. J'ai jeté là l'épée et le bouclier, je tombe à tes pieds sans armes et suppliant. Laisse-moi la lumière de la vie. Accepte une rançon. Mon père a de riches propriétés dans le beau pays de Galles, où la Saverne roule ses flots argentés, à travers les vertes prairies ; cinquante villages reconnaissent son pouvoir. Dès qu'il

apprendra que son fils bien-aimé est captif dans le camp français, il prodiguera l'or pour me racheter.

JEANNE. Malheureux insensé ! tu es tombé dans les implacables mains de la Pucelle, et tu n'as plus à espérer ni délivrance ni salut. Si le malheur t'avait mis au pouvoir du crocodile, ou dans les griffes du tigre, si tu avais enlevé les petits de la lionne, peut-être tu pourrais trouver de la clémence et de la pitié. Mais celui qui rencontre la Pucelle doit mourir. Car je suis liée au sombre et inviolable royaume des esprits par une mission terrible. Je dois faire mourir par l'épée tous ceux que le Dieu des combats dans ses prévisions mystérieuses envoie au-devant de moi.

MONTGOMERY. Tes paroles sont cruelles, mais ton regard est doux. De près ton aspect n'a rien d'effrayant, et mon cœur se sent attiré par ton extérieur aimable. Oh ! je t'en conjure, par la douceur de ton sexe délicat, prends pitié de ma jeunesse.

JEANNE. Ne parle pas de mon sexe. Ne me donne pas le nom de femme. Semblable à ces esprits incorporels qui n'agissent point selon les habitudes terrestres, je n'appartiens à aucun sexe, et sous cette cuirasse il n'y a point de cœur.

MONTGOMERY. Oh ! par cette loi puissante et sacrée de l'amour à laquelle tous les cœurs rendent hommage, je t'en conjure. J'ai quitté une douce fiancée, belle comme toi, revêtue des charmes de la jeunesse. Elle attend en pleurant le retour de son bien-aimé. Oh ! si tu espères toi-même aimer un jour et trouver le bonheur dans l'amour, ne sois pas assez cruelle pour séparer deux cœurs que le lien sacré de l'amour a réunis.

JEANNE. Tu invoques des dieux terrestres et étrangers qui ne sont pour moi ni vénérables ni sacrés. Je ne connais pas les liens de l'amour au nom desquels tu me conjures, et jamais je ne connaîtrai ce vain esclavage. Défends ta vie, car la mort t'appelle.

MONTGOMERY. Eh bien ! prends donc pitié de mes parents désolés que j'ai laissés dans ma demeure. Toi aussi tu as

sans doute quitté des parents qui pensent à toi avec inquiétude.

JEANNE. Malheureux, en parlant ainsi, tu me rappelles combien de mères dans ce royaume ont été par vous privées de leurs enfants, combien d'enfants sont devenus orphelins, et combien de femmes sont devenues veuves. Les mères anglaises éprouveront aussi le désespoir, elles apprendront à connaître les larmes que les tristes épouses ont versées en France.

MONTGOMERY. Oh ! il est dur de mourir sur la terre étrangère sans être pleuré.

JEANNE. Qui vous a appelé sur cette terre étrangère pour y ravager les campagnes florissantes, pour nous chasser de nos foyers et jeter le brandon de la guerre dans le paisible sanctuaire de nos villes ? Dans la vaine présomption de votre cœur, vous rêviez déjà à précipiter les libres enfants de la France dans la honte de l'esclavage, et vous comptiez traîner cette vaste contrée comme un bateau à la remorque de votre navire. Insensés ! Les armes royales de France sont suspendues au trône de Dieu, et vous arracheriez plutôt une étoile à la voûte du ciel qu'un village à ce royaume qui ne doit jamais être divisé. Le jour de la vengeance est venu. Vous ne repasserez pas vivants cette mer sacrée que Dieu a placée comme une barrière entre vous et nous et que vous avez injustement franchie.

MONTGOMERY *quitte la main de Jeanne qu'il avait saisie.* Oh ! il faut mourir. Déjà la mort cruelle s'empare de moi.

JEANNE. Meurs, ami ! Pourquoi trembler ainsi devant la mort et l'inévitable destin ? Regarde-moi, regarde. Je ne suis qu'une jeune fille, une bergère, ma main n'est pas habituée à porter le glaive, elle n'a jusqu'ici manié que l'innocente houlette. Mais j'ai été arrachée de ma terre natale, des embrassements de mon père et de mes sœurs ; il m'a fallu venir ici, il l'a fallu. Ce n'est pas mon caprice, c'est la voix de Dieu qui me conduit ici pour ton malheur, et non pour ma joie, comme un fantôme de terreur destiné à répandre la mort et à devenir sa victime ensuite, car jamais je ne verrai

le jour heureux du retour. Je donnerai encore la mort à beaucoup d'entre vous, je ferai encore beaucoup de veuves, puis enfin je succomberai moi-même et j'accomplirai mon sort. Accomplis aussi le tien. Prends gaiement ton épée et combattons pour un bien précieux, pour la vie.

MONTGOMERY *se lève*. Eh bien ! si tu es mortelle comme moi, et si les armes peuvent te blesser, peut-être est-il réservé à mon bras de mettre fin aux malheurs des Anglais en t'envoyant dans les enfers. Je remets mon sort entre les mains de Dieu ; toi, réprouvée, appelle tes esprits infernaux, défends ta vie. (*Il prend un bouclier, une épée, et fond sur elle. On entend dans le lointain une musique guerrière. Après un moment de combat, Montgomery tombe.*)

SCÈNE VIII.

JEANNE, *seule*. Tes pas t'ont conduit à la mort. Va, c'en est fait. (*Elle s'éloigne de lui et s'arrête pensive.*) Vierge céleste, tu agis puissamment en moi, tu armes ce faible bras de ta force, et tu rends ce cœur inexorable. Quand il faut blesser le corps d'un adversaire, mon âme est émue de compassion, et ma main tremble, comme si j'allais violer le sanctuaire d'un temple. A la vue même de l'acier étincelant, je frissonne. Mais, lorsqu'il le faut, la force me revient, l'épée agit d'elle-même dans ma main tremblante, et ne s'égare pas plus que si c'était un esprit vivant.

SCÈNE IX.

JEANNE, UN CHEVALIER, *la visière baissée*,

LE CHEVALIER. Maudite, ton heure est venue. Je t'ai cherchée à travers tout le champ de bataille. Fantôme funeste, retourne dans l'enfer d'où tu es sorti.

JEANNE. Qui es-tu, toi que ton mauvais ange envoie devant moi ? Ta démarche est celle d'un prince, et tu ne me sembles pas être Anglais, car je reconnais sur toi les couleurs de Bourgogne, devant lesquelles j'incline mon épée.

LE CHEVALIER. Va, réprouvée, tu ne mérites pas de mourir de la noble main d'un prince. C'est la hache du bourreau qui doit abattre ta tête, et non l'épée du royal duc de Bourgogne.

JEANNE. Ainsi, tu es le duc lui-même ?

LE CHEVALIER *lève sa visière*. Oui, malheureuse, tremble et n'espère plus. Les ruses de Satan ne peuvent plus te convenir, tu n'as jusqu'ici vaincu que des enfants, maintenant c'est un homme qui se trouve devant toi.

SCÈNE X.

Les précédents, DUNOIS, LA HIRE.

DUNOIS. Retournez-vous, duc, combattez contre des hommes, et non contre des femmes.

LA HIRE. Nous protégeons la tête sacrée de notre prophétesse, et votre épée traversera mon cœur avant de....

LE DUC. Je ne crains ni cette galante Circé, ni vous qu'elle a si honteusement transformés. Rougissez, Dunois, et vous aussi, La Hire, d'avoir associé votre antique valeur aux artifices de l'enfer ; de vous être faits les écuyers d'une servante du diable. Venez ; moi seul je vous défie. Il désespère de la protection de Dieu, celui qui a recours au démon. (*Ils se préparent au combat, Jeanne s'avance entre eux.*)

JEANNE. Arrêtez !

LE DUC. Trembles-tu pour ton favori ! Il va sous tes yeux.... (*Il s'élance vers Dunois.*)

JEANNE. Arrêtez ! Séparez-les, La Hire. Le sang français ne doit pas couler, et cette querelle ne doit pas être décidée par le glaive ; les astres l'ont autrement décidé. Séparez-vous, dis-je ; écoutez et respectez l'esprit qui me saisit et qui parle par ma bouche.

DUNOIS. Pourquoi retiens-tu mon bras déjà levé ? Pourquoi suspendre la décision sanglante du glaive ? Le fer est tiré, qu'il frappe, et que la France soit vengée.

JEANNE. (*Elle se place au milieu des combattants, et met*

entre eux un assez large espace. A Dunois.) Retirez-vous de ce côté. (*A La Hire.)* Restez immobile. J'ai à m'entretenir avec le duc. (*Le calme est rétabli.)* Que veux-tu faire, duc ? Quel ennemi cherche ton regard avide de meurtre ? Ce noble prince est, comme toi, fils de France, ce brave guerrier est ton compagnon d'armes, ton concitoyen ; moi-même je suis fille de ta patrie. Nous tous, que tu t'efforces d'exterminer, nous sommes à toi, nos bras sont ouverts pour t'embrasser, nos genoux sont prêts à fléchir devant toi, nos épées n'ont point de tranchant pour toi ; nous honorons même sous un casque ennemi le visage où nous reconnaissons les traits chéris de notre roi.

LE DUC. Avec ces douces paroles et ce ton flatteur, veux-tu, sirène, attirer ta victime ? Mais tes ruses ne peuvent me troubler, mon oreille est fermée à ton langage astucieux, et une forte cuirasse garantit mon cœur des traits enflammés de tes yeux. Aux armes, Dunois ! c'est par des actions et non par des paroles que nous devons combattre.

DUNOIS. D'abord les paroles, puis ensuite les actions. Crains-tu les paroles ? C'est là aussi une lâcheté, et l'un des résultats de ta trahison.

JEANNE. Ce n'est pas le malheur impérieux qui nous amène à tes pieds, nous ne venons pas devant toi en suppliants. Regarde autour de toi, le camp des Anglais est en cendres, et vos morts jonchent la campagne. Entends-tu retentir les trompettes de guerre des Français ? Dieu a prononcé, la victoire est à nous. Nous sommes prêts à partager avec notre ami les beaux lauriers que nous venons de cueillir. Oh ! viens avec nous ; viens, noble fugitif, là où est le droit et la victoire. Moi-même, l'envoyée de Dieu, je te présente une main de sœur. Je veux te délivrer, et t'attirer dans la bonne cause. Le ciel est pour la France ; les anges, que tu ne vois pas, combattent pour le roi ; tous sont ornés de fleurs de lis. Notre cause est pure comme cette bannière, et l'image de la Vierge sans tache est notre emblème.

LE DUC. Les paroles trompeuses du mensonge sont embarrassantes, mais elles sont simples comme celles d'un en-

fant. Quand les mauvais esprits prêtent à quelqu'un leur parole, ils imitent parfaitement l'innocence. Je ne veux rien écouter de plus. Aux armes ! Mon oreille, je le sais, est plus faible que mon bras.

JEANNE. Tu m'appelles magicienne, tu m'accuses d'employer les ruses de l'enfer. Établir la paix, apaiser la haine, est-ce là une œuvre de l'enfer ? La concorde sort-elle de l'abîme éternel ? Qu'y a-t-il d'innocent, d'humain, de sacré, si l'on ne combat pas pour la patrie ? Depuis quand la nature est-elle tellement bouleversée, que la bonne cause soit abandonnée du ciel et défendue par les démons ? Si la justice est dans mes paroles, d'où viendrait-elle, si ce n'est d'en haut ? Qui aurait pu me suivre dans les pâturages et me consacrer au service du roi ? Jamais je n'ai paru devant les princes de la terre, et ma bouche ignore l'art de discourir. Mais maintenant que j'ai besoin de t'émouvoir, je possède la connaissance des choses élevées. Le destin des rois et des royaumes apparaît clairement devant mes yeux, et ma voix a la force du tonnerre.

LE DUC, *vivement ému, la regarde avec étonnement.* Que se passe-t-il en moi ? que m'est-il arrivé ? Est-ce un Dieu qui change le fond de mon cœur ? Ah ! cette image touchante ne peut me tromper. Non, non, si je suis aveuglé par une puissance magique, c'est par la puissance du ciel. Mon cœur me le dit, elle est l'envoyée de Dieu.

JEANNE. Il est ému ; oui, il l'est. Mes supplications n'ont pas été vaines. Les nuages amassés par la colère sur son front s'évanouissent et se fondent en larmes, et le doux éclat d'un sentiment de paix brille dans ses yeux. Déposez vos armes, embrassez-vous cœur contre cœur. Il pleure, il est vaincu, il est à nous. (*Elle jette son épée et sa bannière. s'avance vers lui les bras ouverts, et l'embrasse avec une vivacité passionnée. Dunois et La Hire laissent tomber leurs épées et l'embrassent.*)

ACTE TROISIÈME.

La scène est dans le camp du roi, à Châlons-sur-Marne.

SCÈNE I.

DUNOIS *et* LA HIRE.

DUNOIS. Nous étions amis, frères d'armes. Nous avons pris l'épée pour défendre la même cause. Nous avons bravé ensemble le malheur et la mort. Que l'amour d'une femme ne rompe pas un lien qui a résisté à toutes les atteintes du sort.

LA HIRE. Prince, écoutez-moi.

DUNOIS. Vous aimez cette merveilleuse fille, et je sais ce que vous projetez. Vous voulez aller de ce pas trouver le roi, et lui demander la main de Jeanne. Il ne peut refuser à votre bravoure une récompense si bien méritée. Mais songez-y, avant que je la voie en d'autres bras...

LA HIRE. Ecoutez-moi, prince.

DUNOIS. Ce n'est point l'effet subit et éphémère de sa beauté qui m'attire vers elle. Nulle femme n'avait encore troublé mon cœur inébranlable jusqu'au jour où je vis cette miraculeuse créature envoyée par la providence de Dieu pour être la libératrice de ce royaume, et pour devenir ma femme! Dans ce moment-là, je me promis, par un serment sacré, de m'unir à elle, car l'homme fort doit avoir pour compagne une forte femme, et mon cœur ardent aspire à se reposer sur un cœur qui puisse le comprendre et le soutenir.

LA HIRE. Comment pourrais-je, prince, comparer mes faibles services aux faits héroïques qui illustrent votre nom? Si le comte Dunois entre en lice, tout autre prétendant doit

se retirer. Mais une humble bergère n'est pas digne de paraître auprès de vous comme épouse. Le sang royal qui coule dans vos veines repousse une si basse alliance.

DUNOIS. Elle est comme moi l'enfant des dieux, de la nature bienfaisante ; elle est mon égale. Et comment pourrait-elle faire honte à un prince, elle qui est la fiancée des anges, elle dont la tête est environnée d'une auréole céleste plus brillante que toutes les couronnes de ce monde, elle qui voit d'en haut à ses pieds les plus grandes, les plus solennelles choses de la terre ? Tous les trônes des princes élevés l'un sur l'autre, montant jusqu'aux astres, ne pourraient atteindre le point suprême où elle apparaît debout dans sa majesté d'ange.

LA HIRE. Le roi prononcera.

DUNOIS. Non, qu'elle prononce elle-même. Elle a rendu la France libre, elle doit pouvoir librement donner son cœur.

LA HIRE. Voici le roi.

SCÈNE II.

Les précédents, LE ROI, AGNES SOREL, DUCHATEL, CHATILLON.

LE ROI, à *Chatillon*. Il vient. Il veut, dites-vous, me reconnaître pour son roi et me rendre hommage.

CHATILLON. Oui, sire. Le duc mon maître veut se jeter à vos pieds dans la royale ville de Châlons. Il m'a ordonné de vous saluer comme mon seigneur et mon roi. Il me suit de près, et bientôt il sera ici.

AGNÈS. Il vient. O heureux jour ! tu nous apportes la joie, la paix, la réconciliation.

CHATILLON. Mon maître arrivera accompagné de deux cents chevaliers, il se prosternera à vos pieds ; cependant il espère que vous vous y opposerez, et que vous l'embrasserez comme votre cousin.

LE ROI. Je brûle du désir de le presser sur mon cœur.

CHATILLON. Le duc demande aussi que, dans cette pre-

mière entrevue, il ne soit pas question des anciennes discordes.

LE ROI. Que le passé soit à jamais enseveli dans le Léthé ! Nous ne voulons songer qu'aux jours sereins de l'avenir.

CHATILLON. Que tous ceux qui ont combattu pour le duc soient admis à ce pacte de réconciliation !

LE ROI. Je doublerai ainsi l'étendue de mon royaume.

CHATILLON. La reine Isabelle sera comprise aussi dans le traité, si elle veut l'accepter.

LE ROI. C'est elle qui fait la guerre contre moi, et je ne la fais pas contre elle. Notre combat sera fini dès qu'elle voudra elle-même y mettre fin.

CHATILLON. Douze chevaliers répondront de votre parole.

LE ROI. Ma parole est sacrée.

CHATILLON. Et l'archevêque partagera l'hostie entre vous et mon maître comme sceau et comme gage d'une réconciliation sincère.

LE ROI. Que ma part du salut éternel réponde de la sincérité de mon cœur et de mon accueil. Quel autre gage le duc désire-t-il encore ?

CHATILLON, *jetant un regard sur Duchatel*. Je vois ici quelqu'un dont la présence pourrait troubler cette première entrevue. (*Duchatel s'éloigne en silence.*)

LE ROI. Va, Duchatel, retire-toi jusqu'à ce que le duc puisse supporter ta vue. (*Il le suit des yeux, puis court à lui et l'embrasse.*) O mon loyal ami ! tu voulais faire davantage pour mon repos. (*Duchatel sort.*)

CHATILLON. Les autres conditions sont expliquées dans cet acte.

LE ROI, *à l'archevêque*. Mettez cela en ordre. Nous acceptons tout. Pour gagner un ami, il n'est point de trop grand sacrifice. Dunois, prenez avec vous cent nobles chevaliers, et allez recevoir affectueusement le duc. Que les soldats se couronnent de feuillages pour marcher à la rencontre de leurs frères. Que le son de toutes les cloches annonce la

nouvelle union de la France et de la Bourgogne. (*Un écuyer entre. On entend les trompettes.*) Qu'entends-je? Que signifie ce bruit de trompettes?

L'ÉCUYER. C'est le duc de Bourgogne qui fait son entrée dans la ville.

Il sort.

DUNOIS sort avec *La Hire et Chatillon*. Allons au-devant de lui.

LE ROI, à *Agnès*. Agnès, vous pleurez. Et moi aussi, je sens que la force me manque presque pour supporter une telle scène. Ah! combien de victimes la mort a sacrifiées avant que le duc et moi nous ayons pu en venir à nous revoir comme amis! Mais enfin, la rage de la tempête s'apaise. Le jour pénètre au milieu de la nuit obscure, et avec le temps, les fruits les plus tardifs arrivent à leur maturité.

L'ARCHEVÊQUE, à *la fenêtre*. Le duc parvient à peine à fendre la presse. On l'enlève de dessus son cheval. On baise son manteau et la trace de ses pas.

LE ROI. C'est un bon peuple, ardent et prompt dans son amour comme dans sa colère. Comme ils ont vite oublié que c'est ce même duc qui a fait mourir leurs pères et leurs enfants! Cet instant efface toute une vie. Remets-toi, Agnès. Ta joie trop vive pourrait blesser son âme. Rien ici ne doit ni l'humilier ni l'affliger.

SCÈNE III.

Les précédents, LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, LA HIRE, CHATILLON, et deux autres chevaliers de la suite du duc. Le duc s'arrête un instant à l'entrée. Le roi s'avance vers lui. Aussitôt le duc s'approche, et au moment où il veut mettre le genou en terre, le roi le reçoit dans ses bras.

LE ROI. Vous nous avez surpris. Nous comptions aller au-devant de vous; mais vous avez de bons chevaux.

LE DUC. Ils me ramenaient à mon devoir. (*Il s'avance vers Agnès et l'embrasse.*) Vous permettez, cousine; c'est le

droit des seigneurs d'Arras, et pas une belle dame ne peut s'y refuser.

LE ROI. Votre capitale est, dit-on, le siège de la galanterie et le rendez-vous de mille beautés.

LE DUC. Sire, nous sommes un peuple de négociants. Tout ce qu'il y a de précieux dans les autres climats est étalé à nos regards et pour notre jouissance sur le marché de Bruges. Mais ce qu'il y a de plus précieux, c'est la beauté des femmes.

AGNES. La fidélité des femmes vaut encore mieux. Cependant on ne la trouve pas sur ce marché.

LE ROI. Mon cousin, vous avez une mauvaise renommée. On dit que vous appréciez peu la plus grande vertu des femmes.

LE DUC. Ce serait une hérésie qui trouverait en elle-même une cruelle punition. Vous êtes heureux, sire ; le cœur vous a appris de bonne heure ce que je n'ai découvert que bien tard par suite d'une vie agitée. (*Il aperçoit l'archevêque, et lui tend la main.*) Vénérable homme de Dieu, donnez-moi votre bénédiction. On vous trouve toujours dans le vrai chemin. Quiconque veut vous voir doit suivre la ligne du bien.

L'ARCHEVÊQUE. Que mon maître m'appelle à lui quand il voudra. Mon cœur est plein de joie, et je mourrai content puisque mes yeux ont vu ce jour.

LE DUC, à Agnès. On dit que vous vous êtes privée de vos pierreries pour forger des armes contre moi. Quoi donc ! avez-vous des idées si guerrières ? vouliez-vous sérieusement ma perte ? Mais le combat est fini ; tout ce qui a été perdu doit se retrouver, et vos bijoux se sont retrouvés. Vous les aviez destinés à me faire la guerre ; recevez-les de ma main en signe d'amitié. (*Il prend des mains d'un de ses gens la cassette de bijoux, et la présente ouverte à Agnès, qui regarde le roi avec surprise.*)

LE ROI. Acceptez ce présent ; c'est un gage d'amour et de réconciliation qui me sera doublement cher.

LE DUC, *plaçant un diamant sur la tête d'Agnès.* Que n'est-ce la couronne royale de France ! Je la placerais avec le même dévouement sur cette belle tête. *(Il lui prend la main.)* Et.... comptez sur moi, si vous veniez à avoir besoin d'un ami. *(Agnès se détourne et sanglote. Le roi est très-ému, et tous les spectateurs regardent les deux princes avec attendrissement. Le duc, après avoir observé toutes les physionomies, se jette dans les bras du roi.)* O mon roi ! *(Au même instant, les trois chevaliers bourguignons embrassent Dunois, La Hire, l'archevêque. Les deux princes restent un instant muets dans les bras l'un de l'autre.)* Pouvais-je vous haïr ? pouvais-je renoncer à vous ?

LE ROI. Assez, assez. N'ajoutez rien de plus.

LE DUC. Comment ai-je pu donner la couronne à ces Anglais, jurer fidélité à un étranger, vous précipiter, vous, mon roi, dans votre ruine ?

LE ROI. Oubliez tout ; tout est pardonné. Ce seul instant efface tout. Ce qui est arrivé a été l'effet du sort et des astres funestes.

LE DUC *prend sa main.* Je réparerai mes torts ; croyez-moi, je le veux. Vous aurez satisfaction de toutes vos souffrances. Votre royaume entier rentrera en votre pouvoir, sans qu'il en manque un seul village.

LE ROI. Nous sommes unis. Je ne crains plus aucun ennemi.

LE DUC. Croyez-moi ; au fond du cœur, je n'étais pas heureux de porter les armes contre vous. Oh ! si vous saviez ?... *(Montrant Agnès.)* Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas envoyée ? Je n'aurais pu résister à ses larmes. Maintenant que nos cœurs se sont serrés l'un contre l'autre, aucune puissance de l'enfer ne peut nous séparer ; maintenant j'ai trouvé ma véritable place. Mon égarement finit entre vos bras.

L'ARCHEVÊQUE *s'avance entre eux.* Princes, vous êtes amis ; la France, comme un phénix rajeuni, va sortir de ses

cendres. Un avenir heureux nous sourit ; les plaies profondes du pays vont se guérir ; les villages dévastés, les villes se relèveront de leurs ruines, les campagnes se couvriront d'une nouvelle verdure. Mais ceux qui sont tombés victimes de vos discordes, ceux qui sont morts ne renaîtront pas, et les larmes que vos combats ont fait répandre sont pour toujours répandues. La génération nouvelle fleurira ; mais celle qui l'a précédée a été en proie au désastre, et le bonheur des enfants n'éveillera pas les pères dans leurs tombeaux. Voilà le fruit de vos dissensions fraternelles. Ah ! que ceci vous serve de leçon ! Tremblez devant le pouvoir du glaive avant de le tirer du fourreau. L'homme puissant peut déchaîner la guerre ; mais le dieu farouche des combats n'obéit point à la voix de l'homme, comme le faucon apprivoisé qui du haut des airs revient s'abattre sur le poing du chasseur. La main céleste ne sortira pas une seconde fois des nuages pour vous sauver.

LE DUC. O sire ! vous avez un ange près de vous. Où est-elle ? pourquoi ne la vois-je pas ici ?

LE ROI. Où est Jeanne ? Comment nous manque-t-elle dans l'heureux et solennel moment que nous lui devons ?

L'ARCHEVÊQUE. Sire, cette pieuse fille n'aime pas le repos d'une cour oisive. Quand la voix de Dieu ne l'appelle pas à paraître aux yeux du monde timide, elle évite les regards curieux du vulgaire. Lorsqu'elle n'est pas occupée du bien-être de la France, sans doute elle s'entretient avec Dieu ; car la bénédiction accompagne tous ses pas.

SCÈNE IV.

Les précédents, JEANNE armée, mais sans casque, et portant une couronne dans ses cheveux.

LE ROI. Venez-vous, Jeanne, avec les ornements d'une prêtresse consacrer l'union qui est votre ouvrage ?

LE DUC. Que cette vierge était terrible dans le combat, et de quel doux éclat elle brille dans la paix ! Ai-je tenu ma

parole, Jeanne ? Êtes-vous satisfaite et m'accordez-vous votre suffrage ?

JEANNE. Vous avez vous-même travaillé pour votre bonheur. Maintenant il y a autour de vous une auréole de bénédiction, tandis qu'auparavant vous ressembliez à un astre terrible qui montre dans le ciel une lueur sombre et sanglante. (*Elle regarde autour d'elle.*) Beaucoup de nobles chevaliers sont ici rassemblés, et la joie éclate dans tous les yeux. Je n'ai rencontré qu'un seul affligé, qui est forcé de se cacher pendant que les autres se réjouissent.

LE DUC. Et qui donc se sent assez coupable pour pouvoir désespérer de notre clémence ?

JEANNE. Peut-il approcher ? dites, le peut-il ? Que votre œuvre soit complète. Il n'y a pas de réconciliation tant qu'il reste quelque chose sur le cœur. Un reste de haine qu'on laisse au fond de la coupe change en poison la libation de joie. Il ne doit point être de crime si sanglant qui ne puisse dans ce jour de bonheur obtenir le pardon du duc de Bourgogne.

LE DUC. Ah ! je vous comprends.

JEANNE. Et vous pardonnez... duc, vous pardonnez... Avancez, Duchatel ; (*elle ouvre la porte et introduit Duchatel ; celui-ci reste dans l'éloignement*) le duc se réconcilie avec tous ses ennemis et avec vous aussi. (*Duchatel fait quelques pas et cherche à lire dans les yeux du duc.*)

LE DUC. Que me faites-vous faire, Jeanne ? Savez-vous ce que vous exigez ?

JEANNE. Un généreux seigneur ouvre la porte à tous les hôtes, et n'en exclut aucun. Semblable au firmament qui environne le monde, la clémence doit envelopper à la fois amis et ennemis. Les rayons du soleil se répandent de tous côtés dans l'espace sans bornes ; la rosée du ciel tombe sur toutes les plantes altérées. Tout ce qui est bien, tout ce qui vient d'en haut est général et sans restriction ; mais l'obscurité conserve des replis.

LE DUC. Oh ! elle dispose de moi à son gré. Entre ses mains mon cœur est comme une cire molle. Embrassez-moi,

Duchatel ; je vous pardonne. Ombre de mon père, ne sois point irritée si je presse amicalement la main qui te donna la mort ! Génies de la mort, ne me punissez pas si je viole mon terrible serment de vengeance ! Là-bas, dans l'éternelle nuit où le cœur ne bat plus, tout est pour toujours, tout reste à jamais immuable ; mais dans ces lieux éclairés par la lumière du soleil, il en est autrement. L'homme, la créature vivante et impressionnable , est la faible proie des circonstances impérieuses.

LE ROI, à *Jeanne*. Que de reconnaissance je te dois, noble fille ! comme tu as déjà pleinement rempli ta promesse ! comme ma destinée a subitement changé ! Tu m'as réconcilié avec mes amis , tu as précipité mes ennemis dans la poussière, tu as arraché mes villes du joug étranger. Toi seule as fait tout cela. Comment puis-je te récompenser ?

JEANNE. Sois humain dans la prospérité comme tu l'as été dans le malheur. Au faite de la grandeur, n'oublie pas ce que vaut un ami dans l'infortune ; ne refuse ni grâce ni justice au dernier de tes sujets ; car c'est une bergère que Dieu t'a envoyée pour libératrice. Tu réuniras toute la France sous ton sceptre, et tu deviendras l'aïeul et la tige d'une race de princes plus brillants et plus grands que ceux qui t'ont devancé sur le trône. Cette race durera aussi longtemps qu'elle conservera l'amour de son peuple. L'orgueil seul peut amener sa chute, et de ces humbles cabanes d'où est sorti ton sauveur, le sort mystérieux menace peut-être de leur perte tes descendants coupables.

LE DUC. Fille prophétique que l'esprit anime, puisque tes regards pénètrent dans l'avenir, parle-moi aussi de ma race, dis-moi si elle doit étendre son pouvoir comme elle a commencé.

JEANNE. Duc de Bourgogne, tu as élevé ton siège jusqu'au niveau du trône, et ton cœur orgueilleux aspire à monter plus haut. Tu voudrais élever jusqu'aux nues l'édifice audacieux de ton pouvoir. Mais la main d'en haut arrêtera bientôt tes progrès. Cependant ne crains pas la chute de ta maison, elle revivra brillante dans la personne d'une fille, et de

son sein sortiront des monarques portant le sceptre, et maîtres des peuples, ils occuperont deux grands trônes, et dicteront des lois au monde connu et à un monde nouveau que la main de Dieu tient encore caché au delà des mers parcourues par les vaisseaux.

LE ROI. Oh ! parle, puisque l'esprit t'éclaire. Cette alliance amicale que nous renouvelons à présent unira-t-elle encore nos descendants ?

JEANNE, *après un moment de silence*. Rois et souverains, craignez la discorde. N'éveillez pas la guerre endormie dans son antre, car une fois éveillée, il faut du temps pour l'apaiser. Elle enfante une race de fer, et l'incendie allume un autre incendie. Ne demandez pas à en apprendre plus. Réjouissez-vous du présent, et laissez-moi vous cacher l'avenir.

AGNÈS. Sainte fille, tu connais mon cœur, tu sais s'il aspire en vain à la grandeur ; donne-moi aussi un oracle consolant.

JEANNE. L'esprit ne me montre que les grandes choses de ce monde. Ta destinée est dans ton propre cœur.

DUNOIS. Mais vous, noble fille, chérie du ciel, quel sera votre destin ? Sans doute le plus grand bonheur de la terre vous est réservé, à vous si pieuse et si sainte ?

JEANNE. Le bonheur n'habite que là-haut, dans le sein de l'Éternel.

LE ROI. Que ton sort occupe désormais la sollicitude de ton roi ! Je veux entourer, en France, ton nom de splendeur. Les générations les plus reculées loueront ton bonheur, et dès ce moment je vais remplir un de mes vœux. Agenouille-toi. (*Il tire son épée et en touche Jeanne.*) Lève-toi. Tu es noble. Moi, ton roi, je te tire de la poussière, d'une naissance obscure. J'anoblis tes ancêtres dans le tombeau. Tu porteras des lis dans tes armes ; tu seras l'égale des premiers nobles de France ; le sang des Valois sera seul plus noble que le tien. Le plus grand parmi les grands de ma cour sera honoré de recevoir ta main, et j'emploierai mes soins à te trouver un noble époux.

DUNOIS *s'avance*. Mon cœur la choisit avant son élévation. L'honneur nouveau qui la pare n'augmente ni son mérite ni mon amour. Ici donc, en présence de mon roi et de ce saint prélat, je lui offre ma main comme à la princesse mon épouse, si toutefois elle me juge digne de recevoir cet honneur.

LE ROI. Irrésistible jeune fille, tu ajoutes des miracles à des miracles, et maintenant je crois qu'il n'y a rien d'impossible pour toi. Tu as vaincu ce cœur orgueilleux qui, jusqu'à présent, avait méprisé le pouvoir de l'amour.

LA HIRE *s'avance*. Le plus bel ornement de Jeanne, si je la connais bien, c'est la modestie de son cœur. Elle est digne des hommages les plus élevés, mais jamais elle ne portera ses vœux si haut. Elle n'aspire point avec ivresse à une vaine grandeur. Elle se contentera du dévouement sincère d'une âme loyale et du sort paisible que je lui offre avec ma main.

LE ROI. Et toi aussi, La Hire ? Deux admirables rivaux en vertus héroïques et en renommée guerrière.

AGNÈS. Je vois la noble Jeanne surprise. Une rougeur modeste colore ses joues. Donnez-lui le temps d'interroger son cœur, de se confier à une amie, de rompre le sceau de sa pensée. Le moment est venu où je dois m'approcher en sœur de cette fière jeune fille et lui offrir une confidente discrète. Qu'on nous laisse d'abord réfléchir en femmes à une pensée de femme, et qu'on attende ce que nous aurons résolu.

LE ROI, *prêt à s'éloigner*. Soit !

JEANNE. Non, sire, la rougeur qui couvrait mes joues ne provenait point d'une pudeur timide, mais de mon embarras. Je n'ai rien à confier à cette noble femme qui puisse me rendre honteuse devant vous. Le choix de ces illustres chevaliers m'honore, mais je n'ai point quitté ma vie de bergère pour courir après les vaines grandeurs de ce monde, et ce n'est pas pour placer la couronne de France sur ma tête que j'ai pris l'armure d'airain. Je suis appelée à de tout autres œuvres, à des œuvres qu'une chaste vierge peut seule accom-

plir. Je suis la guerrière du Dieu tout-puissant, et je ne puis être l'épouse d'un homme.

L'ARCHEVÊQUE. La femme est née pour être la compagne chérie de l'homme. Quand elle obéit à la nature, elle ne se rend que plus digne du ciel. Après avoir satisfait à l'ordre de votre Dieu qui vous a appelée à combattre, vous déposerez les armes, vous retournerez à la vie plus douce du sexe que vous avez abandonné et qui n'est pas destiné aux œuvres sanglantes de la guerre.

JEANNE. Vénérable seigneur, je ne puis encore dire ce que l'esprit m'ordonnera de faire. Mais lorsque le moment en sera venu, sa voix ne restera pas muette et je lui obéirai. Maintenant il m'ordonne d'accomplir ma mission. Le front de mon souverain n'a point encore reçu la couronne; l'huile sainte n'a pas encore arrosé sa tête, et mon maître ne s'appelle pas encore roi.

LE ROI. Nous pensons prendre la route de Reims.

JEANNE. Ne restons pas oisifs. Nos ennemis nous entourent et sont occupés à nous fermer le chemin. Cependant je vous conduirai à travers leurs armées.

DUNOIS. Mais lorsque tout sera terminé, lorsque nous serons entrés victorieux à Reims, alors, sainte fille, voulez-vous m'accorder votre main?

JEANNE. Si le ciel permet que je sorte victorieuse de cette lutte périlleuse, alors mon œuvre sera terminée; et la bergère n'aura plus affaire dans le palais des rois.

LE ROI, *lui prenant la main*. C'est la voix de l'esprit qui t'anime maintenant, et l'amour se tait dans ton âme pleine de la pensée de Dieu; mais il ne se taira pas toujours, crois-moi. Les armes seront déposées, la victoire nous ramènera la paix, alors la joie rentrera dans toutes les âmes, et des sentiments plus doux s'éveilleront dans tous les cœurs. Ils s'éveilleront aussi dans le tien, et de tendres désirs te feront verser des pleurs tels que tu n'en as jamais versés. Ce cœur, que le ciel remplit maintenant tout entier, se tournera vers un ami terrestre. Tu as sauvé et rendu heureux des milliers d'hommes; voudrais-tu refuser de faire encore un heureux?

JEANNE. Dauphin, es-tu donc déjà las de la protection du ciel pour briser ainsi son vase d'élection et forcer à redescendre dans la poussière la chaste fille envoyée de Dieu ? Cœurs aveugles ! hommes de peu de foi ! la splendeur du ciel vous éclaire, ces miracles se dévoilent à vos yeux, et vous ne voyez en moi qu'une femme ! Une femme oserait-elle se couvrir ainsi de fer et se jeter dans les batailles des hommes ? Malheur à moi, si, tandis que je porte dans ma main le glaive de mon Dieu, je nourrissais dans mon cœur frivole un sentiment d'affection pour une créature terrestre ! Il vaudrait mieux pour moi que je ne fusse jamais née. Pas un mot de plus, je vous le dis, si vous ne voulez pas révolter l'esprit qui s'indigne en moi. Les regards des hommes et leurs désirs sont pour moi un objet de terreur et un sacrilège.

LE ROI. N'en parlons plus. C'est en vain que nous voudrions l'attendrir.

JEANNE. Ordonnez qu'on sonne la trompette guerrière. Ce repos me pèse et m'inquiète. Il faut que je sorte de cette oisiveté, que j'accomplisse mon œuvre, que j'obéisse à mon destin impérieux.

SCÈNE V.

Les précédents ; UN CHEVALIER entre précipitamment.

LE ROI. Qu'y a-t-il ?

LE CHEVALIER. L'ennemi a passé la Marne ; il dispose son armée pour engager le combat.

JEANNE, *avec enthousiasme*. A la bataille ! à la bataille ! Maintenant l'âme est libre de ses liens. Armez-vous ; pendant ce temps, je réglerai la position des troupes.

Elle sort.

LE ROI. La Hire, suivez-la. Veulent-ils nous faire combattre pour la couronne jusqu'aux portes de Reims ?

DUNOIS. Ce n'est pas un vrai courage qui les anime. C'est le dernier effort d'un désespoir furieux et impuissant.

LE ROI. Duc de Bourgogne, je n'ai rien à vous dire, mais voici le jour qui peut réparer bien des mauvais jours.

LE DUC. Vous serez content de moi.

LE ROI. Je vous précéderai sur le chemin de la gloire ; devant la ville du couronnement, je combattrai pour ma couronne. Mon Agnès, ton chevalier te dit adieu.

AGNÈS *l'embrasse*. Je ne pleure pas, je ne tremble pas pour toi, je mets ma confiance et ma foi dans le ciel. Il n'a pu nous donner tant de gages de sa faveur pour nous désoler ensuite. Bientôt, mon cœur me le dit, j'embrasserai dans les murs de Reims mon époux couronné par la victoire.

Les trompettes font entendre un son animé qui peu à peu se change en un bruit de guerre. Des trompettes placées derrière la scène accompagnent l'orchestre.

SCÈNE VI.

La scène change et représente une vaste contrée entourée d'arbres. La musique continue, et l'on voit des soldats traverser rapidement le fond du théâtre.

TALBOT, *soutenu par FALSTOLF, et accompagné par des soldats*. LIONEL *arrive ensuite*.

TALBOT. Déposez-moi sous ces arbres, et retournez au combat. Je n'ai besoin d'aucun secours pour mourir.

FALSTOLF. O jour de malheur et de gémissements ! (*Lionel s'avance.*) Dans quel moment venez-vous, Lionel ! voici notre capitaine blessé à mort !

LIONEL. Que Dieu nous en préserve ! Noble lord, levez-vous ; ce n'est pas l'heure de se laisser aller à la fatigue. Ne cédez pas à la mort. Avec l'énergie de votre volonté, ordonnez à la nature de vivre.

TALBOT. C'est inutile. Voici le jour fatal qui doit renverser notre trône en France. En vain, dans une lutte désespérée, j'ai fait les derniers efforts pour éloigner cette catastrophe. Frappé par la foudre, je tombe ici pour ne plus me relever. Reims est perdu. Hâtez-vous de sauver Paris..

LIONEL. Paris a traité avec le dauphin, un courrier vient de nous en apporter la nouvelle.

TALBOT *arrache l'appareil de sa blessure*. Ah ! que les flots de mon sang s'écoulent ! Je suis las de la lumière du soleil.

LIONEL. Je ne puis rester ici plus longtemps. Falstolf, portez notre général en lieu de sûreté. Nous ne pouvons garder ce poste. Nos gens fuient déjà de tous côtés. La Pucelle s'avance, et rien ne lui résiste.

TALBOT. O folie, tu triomphes, et il faut que je succombe ! Les dieux mêmes combattent vainement contre la stupidité. Suprême raison, fille brillante d'un cerveau divin, toi qui maintiens l'édifice du monde et qui guides les astres, qu'est-ce donc que ton pouvoir, si, attachée au cheval fougueux de la superstition et poussant des cris impuissants, tu es entraînée avec des hommes aveugles dans l'abîme que tu aperçois ? Malheur à celui qui consacre sa vie aux nobles et grandes choses et qui forme avec prudence des plans habiles ! C'est au roi de la folie qu'appartient le monde.

LIONEL. Mylord, vous n'avez plus que peu d'instant à vivre. Songez à votre créateur.

TALBOT. Si nous étions vaincus en braves par d'autres braves, nous pourrions nous consoler en songeant que c'est là le destin commun dont le cours change sans cesse. Mais succomber devant une si grossière jonglerie ! Notre vie pleine de nobles efforts ne méritait-elle pas une autre fin ?

LIONEL *lui prend la main*. Mylord, adieu. Après le combat, si je suis encore en vie, je vous donnerai le tribut de larmes que vous méritez. Maintenant, je retourne sur le champ de bataille. La destinée est là qui juge et répand ses arrêts. Au revoir dans un autre monde ! L'adieu n'est pas long pour la longue amitié.

Il sort.

TALBOT. Bientôt tout sera fini ; je vais rendre à la terre et à l'éternel soleil les atomes réunis en moi pour la douleur et le plaisir. De ce puissant Talbot dont la renommée guerrière remplissait le monde, il ne restera rien qu'une poignée de poussière. C'est ainsi que l'homme finit. La seule conquête que nous emportons du combat de la vie, c'est la perspective

du néant et le mépris profond de tout ce qui nous avait paru grand et digne d'envie.

SCÈNE VII.

Les précédents, LE ROI, LE DUC, DUNOIS, DUCHATEL
et DES SOLDATS.

LE DUC. Le fort est emporté.

DUNOIS. La journée est à nous.

LE ROI, *apercevant Talbot*. Allez et voyez quel est ce guerrier qui quitte à regret la lumière du soleil. Son armure annonce un homme de distinction. Allez, assistez-le, s'il en est temps encore. (*Des soldats de la suite du roi s'avancent.*)

FALSTOLF. Arrière. N'approchez pas. Respectez cet homme mort que vous n'auriez pas voulu aborder quand il était en vie.

LE DUC. Que vois-je ? Talbot baigné dans son sang ! (*Il s'avance vers lui. Talbot le regarde fixement et meurt.*)

FALSTOLF. Retirez-vous, duc. Que l'aspect d'un traître ne souille pas le dernier regard d'un héros !

DUNOIS. Terrible et indomptable Talbot ! Tu n'occupes plus qu'un si petit espace, et la vaste étendue de la France ne pouvait satisfaire ton esprit gigantesque ! Maintenant, sire, je vous salue comme roi ; tant que l'âme animait ce corps, la couronne chancelait sur votre tête.

LE ROI, *après avoir regardé quelque temps en silence Talbot*. Il a été vaincu non par nous, mais par un pouvoir supérieur. Il gît sur la terre de France comme un héros sur le bouclier qu'il n'a pas voulu abandonner. Emportez-le. (*Des soldats prennent le cadavre et l'emportent.*) Que la paix soit avec sa cendre ! Un monument honorable lui sera élevé, et son corps reposera au milieu de ce pays où il a terminé sa carrière en héros. Nul ennemi n'a porté encore si loin ses armes, et le lieu même où on le trouvera sera son épitaphe.

FALSTOLF *présente son épée au roi*. Monseigneur, je suis votre prisonnier.

LE ROI *lui rend son épée*. Il n'en sera pas ainsi. La guerre, dans sa rudesse, honore les pieux devoirs. Vous accompagnerez librement au tombeau les restes de votre maître. Maintenant, Duchatel, hâtez-vous, mon Agnès tremble. Dissipez l'angoisse qu'elle éprouve à cause de nous. Allez lui apprendre que nous vivons, que nous sommes victorieux, et amenez-la en triomphe à Reims. *Duchatel sort.*

SCÈNE VIII.

Les précédents, LA HIRE.

DUNOIS. La Hire, où est Jeanne ?

LA HIRE. Comment ? C'est moi qui vous le demande. Je l'ai laissée combattant à vos côtés.

DUNOIS. Quand j'ai couru auprès du roi, je la croyais protégée par votre bras.

LE DUC. J'ai vu, il y a peu d'instant, sa blanche bannière flottant au milieu des troupes ennemies.

DUNOIS. Malheur à nous ! Où est-elle ? J'éprouve un sinistre pressentiment. Venez, courons la délivrer. Je crains que son courage téméraire ne l'ait emportée trop loin, qu'elle ne combatte seule entourée d'ennemis, et qu'elle ne succombe sans secours au milieu de la foule.

LE ROI. Courez. Délivrez-la.

LA HIRE. Je vous suis. Venez.

LE DUC. Allons tous. *Ils partent précipitamment.*

SCÈNE IX.

Le théâtre représente une autre partie du champ de bataille. On aperçoit dans le lointain les tours de Reims éclairées par les rayons du soleil.

UN CHEVALIER *revêtu d'une armure noire et la visière baissée*. JEANNE *le suit sur le devant de la scène. Il s'arrête et l'attend.*

JEANNE. Perfide ! Je reconnais maintenant ta ruse ! Par ta

fuite trompeuse, tu m'as attirée loin du champ de bataille pour dérober à la mort et à la destinée une foule de fils d'Angleterre. Mais la mort va maintenant t'atteindre toi-même.

LE CHEVALIER NOIR. Pourquoi me poursuis-tu ainsi ? Pourquoi t'attacher avec tant de fureur à mes pas ? Je ne suis pas destiné à tomber sous ta main.

JEANNE. Tu m'es odieux jusqu'au fond de l'âme, autant que la nuit dont tu portes la couleur. J'éprouve un invincible désir de te ravir la lumière du jour. Qui es-tu ? Lève ta visière. Si je n'avais vu le valeureux Talbot tomber dans le combat, je croirais que tu es Talbot.

LE CHEVALIER NOIR. La voix de l'esprit prophétique est-elle muette en toi ?

JEANNE. Elle me crie au fond du cœur que mon malheur est attaché à toi.

LE CHEVALIER NOIR. Jeanne d'Arc, tu es arrivée, par les ailes de la victoire, jusqu'aux portes de Reims. Contente-toi de la renommée que tu as acquise. Laisse reposer la fortune qui t'a servie en esclave. N'attends pas qu'elle se révolte et te quitte elle-même ; elle hait la constance et ne favorise personne jusqu'à la fin.

JEANNE. Quoi ! tu me dis de m'arrêter au milieu de ma carrière et d'abandonner l'œuvre que j'ai entreprise ? Je veux la poursuivre et accomplir mon vœu.

LE CHEVALIER NOIR. Rien ne peut te résister, guerrière puissante. Tu remportes la victoire dans chaque bataille. Mais cesse de combattre. Ecoute mes avertissements.

JEANNE. Mes mains ne déposeront l'épée que lorsque l'orgueilleuse Angleterre sera abattue.

LE CHEVALIER NOIR. Regarde. Devant toi s'élèvent les tours de Reims. C'est là le but et le terme de ton expédition. Tu vois briller le faite de cette haute cathédrale. C'est là que tu dois entrer en triomphe, couronner ton roi, accomplir ta mission. Mais ne va pas plus loin. Retourne sur tes pas. Ecoute mes avertissements.

JEANNE. Être fourbe et trompeur, qui es-tu, toi qui cher-

ches ainsi à me troubler et à m'effrayer? Comment oses-tu m'apporter un oracle menteur? (*Le chevalier noir veut se retirer. Elle se place devant lui.*) Non, tu me répondras ou tu mourras de ma main. (*Elle veut engager le combat avec lui.*)

LE CHEVALIER NOIR. (*Il la touche de sa main et elle reste immobile.*) Donne la mort à ce qui est mortel. (*La nuit enveloppe la scène. L'éclair brille, le tonnerre retentit. Le chevalier disparaît.*)

JEANNE *reste d'abord interdite, puis se remet bientôt.* Ce n'était pas un être vivant. C'était une image trompeuse de l'enfer, un esprit rebelle échappé de l'abîme de feu pour troubler mon cœur et mon courage. Que pourrais-je craindre quand je porte l'épée de mon Dieu? Je veux achever glorieusement ma route, et quand l'enfer lui-même entrerait en lice, mon courage ne sera ni faible ni chancelant. (*Elle veut se retirer.*)

SCÈNE X.

LIONEL, JEANNE.

LIONEL. Misérable, prépare-toi au combat. Nous ne sortirons pas de ce lieu vivants tous deux. Tu as fait périr les plus braves de mes concitoyens, le noble Talbot a exhalé sa grande âme sur mon sein. Je veux venger ce héros ou partager son sort; et pour que tu saches qui te fait l'honneur de disputer avec toi la victoire ou la vie, je suis Lionel, le dernier des chefs de notre armée, Lionel dont le bras n'a pas encore été vaincu. (*Il l'attaque, et après un instant de combat, elle lui fait tomber l'épée des mains.*) Sort perfide! (*Il lutte avec elle.*)

JEANNE. (*Elle saisit par derrière le cimier de son casque et le lui arrache avec force. Le casque tombe. Le visage de Lionel reste découvert. Jeanne lève l'épée sur lui.*) Subis le sort que tu cherchais. La sainte Vierge t'immole par ma main. (*En ce moment elle aperçoit le visage de Lionel, elle reste immobile et laisse lentement retomber son bras.*)

LIONEL. Pourquoi hésites-tu ? Pourquoi tardes-tu à me donner le coup de la mort ? Prends donc ma vie, puisque tu m'as pris ma gloire. Je suis en ton pouvoir et ne demande pas de grâce. (*Elle lui fait signe de s'éloigner.*) Moi fuir ? Moi te devoir la vie ? Plutôt mourir !

JEANNE, *détournant la tête*. Je veux ignorer que ta vie est en mon pouvoir.

LIONEL. Je te hais, toi et ta clémence. Je ne veux point de grâce. Frappe ton ennemi qui t'abhorre, qui voulait te donner la mort.

JEANNE. Eh bien ! tue-moi et fuis.

LIONEL. Ah ! qu'entends-je ?

JEANNE *se cache le visage*. Malheur à moi !

LIONEL *s'approche d'elle*. Tu as massacré, dit-on, tous les Anglais que tu avais vaincus dans le combat. Pourquoi m'épargner ?

JEANNE *lève l'épée sur lui par un mouvement rapide, mais, en le regardant, elle la laisse de nouveau tomber*. Sainte Vierge !

LIONEL. Pourquoi invoques-tu la sainte Vierge ? Elle ne s'occupe pas de toi, et le ciel ne te protège pas.

JEANNE, *dans la plus vive anxiété*. Qu'ai-je fait ? j'ai violé mon vœu. (*Elle se tord les mains avec désespoir.*)

LIONEL *la regarde avec intérêt et s'approche d'elle*. Malheureuse fille, je te plains, tu m'attendris. Envers moi seul tu as usé de générosité, je sens que ma haine s'évanouit, et que ton sort m'intéresse. Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

JEANNE. Eloigne-toi. Fuis.

LIONEL. Ta jeunesse, ta beauté me touchent. Ton regard pénètre mon cœur. Je voudrais te sauver. Dis-moi, que faut-il faire ? Viens, viens, renonce à tes terribles engagements. Jette loin de toi ces armes.

JEANNE. Je suis indigne de les porter.

LIONEL. Jette-les là et suis-moi.

JEANNE, *avec terreur*. Te suivre ?

LIONEL. Tu peux être sauvée. Suis-moi. Oui, je veux te sauver, mais ne tardons pas davantage. J'éprouve pour toi une sollicitude extraordinaire et un désir infini de te sauver. (*Il s'empare de son bras.*)

JEANNE. Dunois approche. Ce sont eux. Ils me cherchent ; s'ils te trouvaient....

LIONEL. Je te protégerai.

JEANNE. Je mourrais si tu tombais entre leurs mains.

LIONEL. Je te suis cher ?

JEANNE. Saints du ciel !

LIONEL. Te reverrai-je ? Saurai-je ce que tu deviens ?

JEANNE. Jamais, jamais.

LIONEL. Que cet épée soit le gage de notre réunion. (*Il lui arrache son épée.*)

JEANNE. Malheureux, tu oses !...

LIONEL. Maintenant je cède à la force. Mais je te reverrai. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

JEANNE, DUNOIS, LA HIRE.

LA HIRE. Elle vit, c'est elle.

DUNOIS. Jeanne, ne craignez rien. Vos amis courageux sont à vos côtés.

LA HIRE. N'est-ce pas Lionel qui fuit ?

DUNOIS. Laisse-le fuir. Jeanne, la juste cause triomphe. Reims ouvre ses portes. Tout le peuple se précipite avec joie au-devant de son roi.

LA HIRE. Qu'est-il arrivé à Jeanne ? Elle pâlit, elle chancelle. (*Jeanne est prête à s'évanouir.*)

DUNOIS. Elle est blessée. Enlevez-lui sa cuirasse. C'est son bras qui a été légèrement blessé.

LA HIRE. Son sang coule.

JEANNE. Laissez-le s'écouler avec ma vie. (*Elle tombe évanouie dans les bras de La Hire.*)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une salle parée pour la fête; les colonnes sont ornées de guirlandes. Derrière la scène on entend les flûtes et les hautbois.

SCÈNE I.

JEANNE, *seule*. Les armes sont déposées. Les orages de la guerre ne se font plus entendre. Aux batailles sanglantes succèdent le chant et la danse. Les accents joyeux retentissent dans toutes les rues. L'autel est l'église brillent de l'éclat d'une fête; on élève des arcs de verdure, on enlace des guirlandes autour des colonnes, et la vaste cité de Reims ne peut contenir la foule qui vient assister à cette solennité.

Un même sentiment de joie anime tous les cœurs, une même pensée occupe tous les esprits. Ceux qu'une haine sanglante séparait naguère partagent ensemble la gaieté universelle. Tout homme appartenant à la nation française est plus fier aujourd'hui de porter ce nom. L'antique couronne a repris sa splendeur, et la France rend hommage aux fils de ses rois.

Mais moi qui ai accompli cette grande œuvre, je ne ressens pas le bonheur universel. Mon cœur est distrait et égaré. Il se détourne de cette réunion joyeuse pour fuir dans le camp des Anglais. Mes regards errent à travers l'armée ennemie, et il faut que je me dérobe à cette heureuse réunion pour cacher la faute cruelle qui oppresse mon sein.

Qui? moi? je porte dans mon cœur l'image d'un homme? Ce cœur rempli d'une splendeur céleste est troublé par un amour terrestre? Moi, la libératrice de mon pays, la guerrière du Dieu tout-puissant, je brûle pour un ennemi de mon pays. J'ose le dire à la face du ciel et je ne meurs pas de honte. (*La musique placée derrière la scène fait entendre une douce mélodie.*)

Malheur à moi ! malheur ! Ces sons séduisent mon oreille. Chacun de ces sons me rappelle sa voix et me retrace son image comme par enchantement. Oh ! que ne puis-je entendre encore la rumeur orageuse des combats et le cliquetis des lances ! Au milieu de la mêlée ardente, je retrouverais mon courage.

Ces voix mélodieuses, ces sons amollis s'emparent de mon cœur. Toutes les forces de mon âme s'affaiblissent et s'éteignent dans les larmes de douleur qui tombent de mes yeux. (*Avec plus de vivacité, après un moment de silence.*) Devais-je donc le tuer ? Le pouvais-je, quand j'ai rencontré son regard ? Le tuer ! Ah ! j'aurais plutôt enfoncé le poignard dans mon sein. Suis-je donc coupable parce que je n'ai pas été cruelle ? La pitié est-elle un crime ?... La pitié ? As-tu donc entendu la voix de la pitié et de l'humanité auprès de ceux que ton glaive a immolés ? Pourquoi se taisait-elle, quand ce pauvre Gallois, ce tendre jeune homme, te conjurait de lui accorder la vie ? O tromperie du cœur ! tu veux mentir à la lumière éternelle. Non, ce n'est pas la voix de la pitié qui t'a fait agir.

Pourquoi l'ai-je regardé ainsi ? Pourquoi ai-je contemplé ses nobles traits ? Malheureuse ! ton crime a commencé avec ce regard. Dieu demandait un instrument aveugle de sa volonté, tu devais lui obéir aveuglément. Tu as regardé, Dieu t'a retiré son bouclier, et les liens de l'enfer t'ont saisie. (*Le son des flûtes recommence. Elle tombe dans une douce tristesse.*) Chère houlette ! Oh ! pourquoi t'ai-je échangée contre le glaive ? Chêne sacré ! pourquoi ai-je entendu le murmure de tes feuilles ? Puissante reine du ciel, pourquoi t'es-tu montrée à moi ? Reprends ta couronne, reprends-la. Je ne puis la mériter.

Hélas ! j'ai vu le ciel ouvert, j'ai vu la face des bienheureux. Pourtant mon espérance s'arrête sur la terre et ne monte pas vers le ciel. Ah ! pourquoi cette terrible mission m'a-t-elle été imposée ? Pouvais-je endurcir ce cœur que le ciel a créé sensible ?

Quand tu veux manifester ta puissance, ô mon Dieu, choisis ceux qui dans tes éternelles demeures sont exempts

de péchés. Envoie tes esprits purs et immortels, qui ne s'émeuvent pas et ne pleurent pas ; ne prends point une tendre jeune fille, une bergère au cœur faible.

Que m'importait le sort des combats et la discorde des rois ? Innocente, je conduisais mes agneaux sur les sommets paisibles de la montagne. Tu m'as entraînée dans le tourbillon de la vie, dans les palais orgueilleux des princes où je devais me rendre coupable. Hélas ! ce n'eût pas été là mon choix.

SCENE II.

AGNÈS SOREL , JEANNE.

AGNÈS *entre avec une vive émotion, et dès qu'elle aperçoit Jeanne, elle court à elle, l'embrasse, puis, tout à coup réfléchissant, elle tombe à genoux devant elle.* Oui, oui, je dois être ainsi la première devant toi.

JEANNE *veut la relever.* Relevez-vous. Comment donc ? Vous oubliez qui vous êtes et qui je suis.

AGNÈS. Laisse-moi. C'est le sentiment de la joie qui me jette à tes pieds. Mon cœur trop plein doit s'épancher devant Dieu, et j'adore en toi l'être invisible. Tu es l'ange qui a conduit à Reims mon souverain, et qui lui a donné la couronne. Ce que je n'avais jamais espéré voir, même en songe, est accompli. La pompe du couronnement s'apprête, le roi a revêtu ses ornements solennels. Les pairs et les grands du royaume sont rassemblés pour porter les insignes de la royauté. Le peuple s'en va en foule vers la cathédrale. Le son des cloches se mêle aux chants d'allégresse. Oh ! je ne puis supporter une telle plénitude de bonheur. (*Jeanne la relève doucement. Agnès s'arrête et examine Jeanne de plus près.*) Mais tu restes sérieuse et sévère, tu donnes le bonheur et tu ne le partages pas. Ton cœur est froid, tu ne sens pas notre joie, tu as vu les splendeurs du ciel, et le bonheur de ce monde ne peut t'émouvoir. (*Jeanne lui prend la main avec vivacité, puis la laisse aussitôt retomber.*) Oh ! si tu étais femme et si tu pouvais être sensible ! Dépose

cette armure, la guerre est finie. Reprends ta place au milieu d'un sexe plus doux. Mon cœur qui te chérit s'éloigne timidement de toi, tant que tu ressembles à l'austère Pallas.

JEANNE. Qu'exigez-vous de moi ?

AGNÈS. Désarme-toi. Quitte ton armure. L'amour craint d'approcher de cette poitrine couverte de fer. Redeviens femme et tu sentiras l'amour.

JEANNE. Moi me désarmer maintenant ! Maintenant ! je découvrirai ma poitrine au milieu des combats... Mais maintenant ! Ah ! que n'ai-je sept cuirasses d'airain pour me défendre contre vos fêtes, contre moi-même !

AGNÈS. Dunois t'aime. Son noble cœur, qui n'aspirait encore qu'à la gloire et aux vertus héroïques, brûle pour toi d'un amour sacré. Oh ! il est doux d'être aimé d'un héros, il est plus doux encore de l'aimer. (*Jeanne se détourne avec un air de répugnance.*) Le haïrais-tu ? Non, non, tu ne peux pas l'aimer, mais comment pourrais-tu le haïr ? On ne déteste que celui qui nous arrache un être aimé, et toi tu n'aimes point. Ton cœur est calme... S'il pouvait devenir sensible !

JEANNE. Plaignez-moi. Pleurez sur mon sort.

AGNÈS. Que peut-il manquer à ton bonheur ? Tu as accompli ta promesse, la France est délivrée. Tu as conduit victorieusement le roi jusque dans la ville du couronnement, tu as acquis une grande gloire. Un peuple heureux te bénit et te rend hommage, toutes les bouches répètent ton éloge, et le roi lui-même, avec sa couronne, a moins d'éclat que toi.

JEANNE. Oh ! que ne puis-je me cacher au fond des entrailles de la terre !

AGNÈS. Qu'as-tu donc ? Quelle étrange émotion ! Qui donc osera librement observer cet heureux jour, si toi tu baisses vers la terre tes regards ? Laisse-moi rougir, moi qui me sens si petite à tes côtés, qui suis si loin d'avoir ta force héroïque et de m'élever à ta hauteur. Car, dois-je t'avouer toute ma faiblesse ? Ce n'est ni la gloire de ma patrie, ni la nouvelle splendeur du trône, ni les sentiments de la joie et la victoire du peuple qui occupent mon cœur ; une seule pen-

sée le remplit tout entier, et ne laisse pas de place à un autre sentiment. Celui qui est adoré, celui que le peuple salue par ses acclamations, et que l'on bénit, et devant qui on répand des fleurs, celui-là est à moi, c'est mon bien-aimé.

JEANNE. Oh ! vous êtes heureuse, jouissez de votre bonheur. Vous aimez celui qui est aimé de chacun ; vous osez ouvrir votre cœur, exprimer votre enthousiasme et le montrer aux regards des hommes. Cette fête du royaume est la fête de votre amour. Ce peuple innombrable qui se presse dans ces murs partage votre sentiment et le sanctifie. C'est pour vous qu'il pousse des cris de joie, qu'il tresse des couronnes. Vous êtes d'accord avec l'allégresse universelle ; vous aimez celui qui, semblable au soleil, répand partout la joie ; et tout ce que vous voyez brille de l'éclat de votre amour.

AGNÈS, *l'embrassant*. Oh ! tu me charmes, tu me comprends tout entière, et moi je t'ai méconnue ; tu n'es pas étrangère à l'amour, tu exprimes avec force ce que je sens ; mon cœur s'affranchit de toute crainte, de toute timidité, et s'en va avec confiance au-devant de toi.

JEANNE *s'arrache vivement de ses bras*. Laissez-moi, éloignez-vous de moi, ne vous souillez pas en m'approchant. Soyez heureuse, allez, et laissez-moi cacher dans la nuit la plus profonde mon malheur, ma honte, mon effroi.

AGNÈS. Tu m'effrayes ; je ne te comprends pas. Mais je ne t'ai jamais comprise ; ta nature mystérieuse fut toujours enveloppée à mes yeux d'une profonde obscurité. Qui pourrait concevoir maintenant ce qui alarme la sainteté de ton cœur et les tendres sentiments de ton âme pure ?

JEANNE. C'est vous qui êtes sainte, c'est vous qui êtes pure. Si vous pouviez lire au fond de mon âme, vous repousseriez en frissonnant une femme ennemie, une parjure.

SCÈNE III.

Les précédents ; DUNOIS, DUCHATEL, LA HIRE, portant l'étendard de Jeanne.

DUNOIS. Nous vous cherchons, Jeanne. Tout est prêt ; le

roi nous envoie vers vous ; il veut que vous portiez cette bannière sacrée devant lui. Vous marcherez avec les princes du royaume, et vous serez le plus près de lui ; car il veut faire voir, et tout le monde le fera voir ausssi, que c'est à vous seule qu'il doit l'honneur de cette journée.

LA HIRE. Voici votre étendard ; prenez-le, noble fille. Les princes vous attendent, et le peuple est impatient.

JEANNE. Moi, marcher devant lui ? Moi, porter cet étendard ?

DUNOIS. Quel autre oserait s'en charger ? Quelle autre main serait assez pure pour porter ce signe sacré ? Vous l'avez fait flotter dans les batailles, qu'il s'élève à présent comme un ornement sur le chemin de la joie. (*La Hire veut lui présenter l'étendard ; elle se retire avec effroi.*)

JEANNE. Loin de moi ! loin de moi !

LA HIRE. Qu'avez-vous donc ? Votre propre bannière vous épouvante ! Voyez. (*Il la déploie.*) C'est bien celle que vous agitiez à l'heure de la victoire. Voilà l'image de la reine du ciel planant sur le globe terrestre. C'est ainsi qu'elle vous l'avait prescrit.

JEANNE *la regarde avec terreur.* C'est elle, c'est elle-même. C'est ainsi qu'elle m'apparut. Voyez quels regards elle lance sur moi, et quelle colère sur son front et dans ses yeux !

AGNÈS. Elle est hors d'elle-même. Revenez à vous. Ce n'est pas elle que vous voyez, c'est une imitation terrestre de son image. Elle-même habite au milieu des chœurs célestes.

JEANNE. O vierge terrible ! viens-tu punir ta créature ? Punis-moi, écrase-moi, prends ta foudre, et laisse-la tomber sur ma tête coupable. J'ai violé mes serments, j'ai profané, j'ai parjuré ton saint nom.

DUNOIS. Malheur à nous ! Qu'est-il arrivé ? Quels funestes discours !

LA HIRE, *surpris, à Duchatel.* Concevez-vous cette étrange émotion ?

DUCHATEL. Je vois ce qui se passe, il y a longtemps que je le craignais.

DUNOIS. Comment ! que dites-vous ?

DUCHATEL, Je n'ose dire ce que je pense. Plût à Dieu que ceci fût fini, et que le roi fût couronné !

LA HIRE. Quoi ! la terreur attachée à cette bannière retombe-t-elle sur tous ? Les Anglais tremblent en la voyant, elle fait peur aux ennemis de la France ; mais elle est favorable aux Français fidèles.

JEANNE. Oui, vous avez raison ; elle est propice à nos amis, et jette l'effroi dans le cœur de nos ennemis. (*On entend la marche du couronnement.*)

DUNOIS. Prenez votre baunière ; prenez-la, la cérémonie commence, il n'y a pas un moment à perdre. (*Elle refuse toujours de prendre la bannière, mais ils la lui mettent entre mains. Elle sort, les autres la suivent.*)

SCÈNE IV.

La scène change, et représente une place devant la cathédrale. Des spectateurs remplissent le fond du théâtre.

BERTRAND, CLAUDE-MARIE, ÉTIENNE, *s'avancent.*
Ensuite viennent LOUISE et MARGUERITE. On entend dans l'éloignement la marche du couronnement.

BERTRAND. Écoutez la musique. Ce sont eux, ils approchent. Où est la meilleure place ? Faut-il monter sur la plateforme, ou pénétrer parmi le peuple ? car il ne faut rien perdre de la cérémonie.

ÉTIENNE. On ne peut point passer ; les rues sont pleines d'hommes, de chevaux, de voitures. Rangeons-nous près de ces maisons ; de là nous pourrons bien voir le cortège quand il passera.

CLAUDE-MARIE. On dirait que la moitié de la France est rassemblée ici, et le mouvement de curiosité est si grand, qu'il nous a fait quitter les frontières reculées de la Lorraine pour nous amener ici.

BERTRAND. Qui pourrait rester tranquille dans sa retraite lorsqu'il se passe de si grandes choses dans le pays ? Il en a coûté assez de sueurs et de sang pour placer la couronne sur la tête du roi légitime, et il faut que notre vrai roi, celui à qui nous allons donner la couronne, n'ait pas une escorte moins nombreuse que ce roi de Paris qu'ils ont couronné à Saint-Denis. Celui-là n'est pas un homme de bonne opinion qui peut rester éloigné de cette solennité et qui ne crie pas : Vive le roi !

SCÈNE V.

Les précédents, MARGUERITE et LOUISE.

LOUISE. Nous allons revoir notre sœur, Marguerite. Le cœur me bat.

MARGUERITE. Nous la reverrons dans toute sa gloire et dans sa grandeur, et nous dirons : c'est Jeanne, c'est notre sœur.

LOUISE. Jusqu'à ce que nos yeux l'aient vue, je ne puis croire que cette guerrière qu'on nomme la Pucelle d'Orléans soit notre sœur Jeanne que nous avons perdue. (*Le cortège approche.*)

MARGUERITE. Tu doutes encore ? tu la verras de tes yeux.

BERTRAND. Faites attention, la voilà.

SCÈNE VI.

(*Les joueurs de flûte et les hautbois ouvrent la marche. Des enfants vêtus de blanc et portant des rameaux à la main viennent ensuite avec deux hérauts, puis une troupe de hallesbardiers et de magistrats en robe, puis deux maréchaux portant leur bâton ; le duc de Bourgogne porte l'épée, Dunois le sceptre. D'autres grands portent la couronne, le globe, la main de justice ; d'autres des offrandes. Derrière eux viennent des chevaliers revêtus des habits de leur ordre, un chœur d'enfants avec l'encensoir, deux évêques avec la sainte ampoule,*

l'archevêque avec le crucifix. Puis Jeanne paraît avec sa bannière ; elle a la tête baissée et la démarche mal assurée. Ses sœurs, en la voyant, manifestent leur joie et leur surprise. Derrière elle s'avance le roi sous un dais porté par quatre barons, et suivi des gens de sa maison. Des soldats ferment la marche. Quand le cortège est entré dans l'église, la musique cesse.)

SCÈNE VII.

LOUISE, MARGUERITE, CLAUDE-MARIE, ETIENNE,
BERTRAND.

MARGUERITE. As-tu vu notre sœur ?

CLAUDE-MARIE. Celle qui portait une armure d'or et marchait avec sa bannière devant le roi ?

MARGUERITE. C'était elle, c'était Jeanne, notre sœur.

LOUISE. Et elle ne nous a pas reconnues, elle n'a pas deviné que ses sœurs étaient là. Elle regardait la terre, et paraissait pâle et tremblante sous sa bannière. Je ne me suis pas sentie joyeuse quand je l'ai vue ainsi.

MARGUERITE. Ainsi j'ai vu notre sœur au milieu des pompes et des splendeurs. Qui aurait jamais pu, même dans un rêve, prévoir et penser que celle qui conduisait les troupeaux sur nos montagnes brillerait un jour d'un tel éclat ?

LOUISE. Le songe de notre père est accompli, nous nous sommes prosternées à Reims devant notre sœur. Voici l'église que notre père a vue dans son rêve ; tout s'est réalisé. Mais mon père a eu aussi des apparitions funestes. Hélas ! je suis affligée d'avoir vu la grandeur de Jeanne.

BERTRAND. Pourquoi rester ici inutilement ? Allons dans l'église voir la cérémonie.

MARGUERITE. Oui, allons. Peut-être rencontrerons-nous là notre sœur.

LOUISE. Nous l'avons vue, retournons à notre village.

MARGUERITE. Quoi ! avant de l'avoir abordée et de lui avoir parlé ?

LOUISE. Elle ne nous appartient plus, sa place est parmi les princes et les rois. Qui sommes-nous, nous qui, dans notre vanité, nous pressons ainsi pour prendre part à son triomphe ? Elle nous était déjà étrangère quand elle vivait encore avec nous.

MARGUERITE. Pourrait-elle rougir de nous et nous mépriser ?

BERTRAND. Le roi lui-même ne rougit pas de nous ; il saluait amicalement ses moindres sujets. Elle peut être élevée bien haut, mais le roi est cependant encore plus grand. *(Les trompettes et les timballes retentissent dans l'église.)*

CLAUDE-MARIE. Allons à l'église. *(Ils se retirent au fond du théâtre et se perdent dans la foule.)*

SCÈNE VIII.

THIBAUT, *vêtu en noir* ; RAYMOND *le suit et veut le retenir.*

RAYMOND. Restez, père Thibaut, restez hors de la foule. Vous ne voyez ici que des hommes joyeux, et par votre chagrin vous faites injure à cette fête : venez, éloignons-nous promptement de la ville.

THIBAUT. As-tu vu ma malheureuse enfant ? L'as-tu bien regardée ?

RAYMOND. Retirez-vous, je vous en prie.

THIBAUT. As-tu vu comme sa démarche était chancelante, sa figure pâle et troublée ? La malheureuse connaît sa situation. C'est le moment de sauver mon enfant : je veux en profiter. *(Il veut s'avancer.)*

RAYMOND. Arrêtez ! Que voulez-vous faire ?

THIBAUT. Je veux la surprendre, la précipiter du haut de sa vaine prospérité, la ramener de force à son Dieu qu'elle renie.

RAYMOND. Hélas ! pensez-y bien : ne précipitez pas ainsi votre enfant dans sa ruine.

THIBAUT. Que mon corps périsse, mais que mon âme soit sauvée. *(Jeanne sort de l'église sans sa bannière. Le peuple*

se presse autour d'elle, lui rend hommage, baise ses vêtements. Elle est retenue par la foule au fond du théâtre.) Elle vient, c'est elle ; elle sort pâle de l'église ; l'anxiété l'entraîne hors du sanctuaire : c'est la justice divine qui se manifeste à elle.

RAYMOND. Adieu. N'exigez pas que je vous accompagne plus longtemps. Je suis venu ici plein d'espérance, et je m'en vais avec douleur. J'ai revu votre fille, et je sens que je vais de nouveau la perdre. (*Il s'éloigne ; Thibaut s'éloigne aussi du côté opposé.*)

SCÈNE IX.

JEANNE, LE PEUPLE, *ensuite* les SOEURS DE JEANNE.

JEANNE, *s'écartant de la foule, arrive sur le devant de la scène.* Je ne puis rester ; des fantômes me poursuivent ; les sons de l'orgue rétentissaient à mes oreilles comme le bruit du tonnerre ; il me semblait que les voûtes du temple allaient tomber sur moi ; il m'a fallu chercher le libre espace du ciel. J'ai laissé ma bannière dans le sanctuaire. Jamais, jamais cette main ne la touchera. Il m'a semblé que mes sœurs chéries, Louise et Marguerite, avaient passé devant moi comme dans un songe. Hélas ! c'était une trompeuse apparence : elles sont loin de moi, bien loin et perdues pour moi, comme le bonheur de ma jeunesse et de mon innocence.

MARGUERITE *s'avance.* C'est elle, c'est Jeanne.

LOUISE *court vers elle.* O ma sœur !

JEANNE. Ce n'était donc pas une illusion : c'est bien vous, c'est vous que j'embrasse, ma chère Louise et ma Marguerite. Dans ce lieu étranger, dans ce vaste désert d'hommes, je serre contre mon sein un cœur de sœur.

MARGUERITE. Elle nous connaît encore ; c'est encore notre bonne sœur.

JEANNE. Et c'est votre tendresse qui vous a amenées vers moi, si loin, si loin ! Vous n'êtes pas irritées contre cette sœur qui vous a froidement quittées sans vous dire adieu ?

LOUISE. La volonté mystérieuse de Dieu te conduisait.

MARGUERITE. Ta renommée, qui occupe le monde entier, ton nom, qui est dans toutes les bouches, ont pénétré dans notre paisible hameau, et nous ont guidées vers cette fête solennelle. Nous avons voulu voir ta grandeur, et nous ne sommes pas seules.

JEANNE, *vivement*. Notre père est avec vous ? Où est-il ? où est-il ? Pourquoi se cache-t-il ?

MARGUERITE. Notre père n'est pas avec nous.

JEANNE. Il n'y est pas ? il ne veut pas voir son enfant ? Vous ne m'apportez pas sa bénédiction ?

LOUISE. Il ne sait pas que nous sommes ici.

JEANNE. Il ne le sait pas ? Et pourquoi êtes-vous troublées ? Vous vous taisez, vous baissez les yeux. Dites-moi où est mon père ?

MARGUERITE. Depuis que tu es partie...

LOUISE *lui fait un signe*. Marguerite !...

MARGUERITE. Mon père est devenu très-mélancolique.

JEANNE. Mélancolique...

LOUISE. Console-toi. Tu connais son âme sensible et tendre. Il reviendra à lui, il sera satisfait dès que nous lui aurons dit que tu es heureuse.

MARGUERITE. Tu es heureuse, n'est-ce pas ? Oui, tu dois l'être, te voilà si grande et si honorée !...

JEANNE. Oui, je le suis, puisque je vous retrouve, puisque j'entends les sons de votre voix, ces sons chéris qui me rappellent les champs paternels. Quand je conduisais les troupeaux à travers les bruyères, j'étais heureuse comme dans le paradis. Ne puis-je pas revoir ce temps-là ? ne le puis-je pas ? *(Elle cache son visage dans le sein de Louise. Claude-Marie, Etienne et Bertrand se montrent et restent timide-ment au fond du théâtre.)*

MARGUERITE. Venez, Etienne, Bertrand, Claude-Marie. Notre sœur n'est pas fière ; elle est aussi douce, elle nous parle aussi amicalement que lorsqu'elle était encore avec nous au village. *(Ceux-ci s'avancent et veulent lui pré-*

senter la main. Jeanne les regarde fixement, et manifeste une profonde surprise.)

JEANNE. Où étais-je ? Dites-moi : tout cela n'était-il qu'un long rêve, et viens-je seulement de me réveiller ? Ne suis-je plus à Domremy ? Oui, n'est-ce pas ? je m'étais endormie sous l'arbre magique ; je me réveille, et vous voilà autour de moi, vous que je connais si bien ! J'ai rêvé de rois, de batailles, d'actions guerrières. Ce n'étaient que des ombres qui ont passé devant moi, car on a des rêves animés sous cet arbre. Comment êtes-vous venue à Reims ? Comment y suis-je venue moi-même ? Non, jamais, jamais je n'ai quitté Domremy. Dites-le-moi ouvertement, et répandez la joie dans mon cœur.

LOUISE. Nous sommes à Reims. Toutes ces grandes actions ne sont pas un rêve, tu les as réellement accomplies : connais-toi. Regarde autour de toi ; vois ta brillante armure d'or. *(Jeanne met sa main sur sa poitrine, réfléchit et paraît effrayée.)*

BERTRAND. C'est de ma main que vous avez reçu ce casque.

CLAUDE-MARIE. Il n'est pas étonnant que vous croyiez rêver : ce que vous avez tenté, ce que vous avez fait, est tout aussi merveilleux que les visions d'un rêve.

JEANNE, *vivement*. Venez ; fuyons : je vais avec vous, je retourne dans notre village, dans le sein de mon père.

LOUISE. Oh ! viens, viens avec nous.

JEANNE. Tous ces hommes m'exaltent au-dessus de mes mérites. Vous m'avez vue petite, faible, puérile ; vous m'aimez, mais vous ne m'adorez pas.

MARGUERITE. Tu voudrais donc renoncer à cette splendeur ?

JEANNE. Je veux rejeter loin de moi cette parure odieuse qui sépare votre cœur du mien ; je veux redevenir une bergère ; je vous servirai comme une humble servante, et j'expierai, par la pénitence la plus rigoureuse, le crime de m'être vainement élevée au-dessus de vous. *(Les trompettes sonnent.)*

SCÈNE X.

LE ROI *sort de l'église vêtu de ses ornements royaux ;*
AGNÈS SOREL, L'ARCHEVEQUE, LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, LA HIRE, DUCHATEL, CHEVALIERS, COURTISANS, PEUPLE.

LE PEUPLE *crie à différentes reprises pendant que le roi passe. Vive le roi ! vive Charles VII ! (Les trompettes se taisent. Le roi fait un signe, et les hérauts, le bâton levé, ordonnent le silence.)*

LE ROI. Mon bon peuple, je vous remercie de votre amour ; cette couronne, que Dieu a placée sur notre tête, elle a été conquise, assurée par le glaive et arrosée du noble sang de mes sujets ; mais elle sera entourée de branches d'olivier. Je remercie tous ceux qui ont combattu pour moi, je pardonne à ceux qui m'ont résisté, car Dieu m'a fait grâce, et le premier mot de notre royauté doit être aussi grâce.

LE PEUPLE. Vive le roi Charles le Bon !

LE ROI. C'est de Dieu seul, c'est du maître suprême que les rois de France tiennent leur couronne : mais moi je l'ai reçue de sa main d'une manière plus visible. (*Il se tourne vers Jeanne.*) Voici l'envoyée de Dieu qui a brisé le joug de la tyrannie étrangère, et vous a donné votre vrai roi. Son nom doit être révééré comme celui de saint Denis, protecteur du pays, et des autels doivent être élevés à sa gloire.

LE PEUPLE. Vive, vive la Pucelle, notre libératrice ! (*Les trompettes sonnent.*)

LE ROI. Si tu es comme nous de la race des hommes, dis-nous quelle récompense pourrait te réjouir. Mais si ta patrie est là-haut, si tu caches sous cette forme de jeune fille, les rayons d'une nature céleste, laisse tomber cette enveloppe qui trompe nos sens ; montre-toi telle que tu es au ciel ; avec ta figure resplendissante de lumière, afin que, prosternés dans la poussière, nous t'adorions. (*Silence général. Tous les regards sont tournés vers Jeanne.*)

JEANNE *s'écrie tout à coup.* Dieu ! mon père !

SCÈNE XI.

Les précédents; THIBAUT sort de la foule et se place devant la Pucelle.

PLUSIEURS VOIX. Son père !

THIBAUT. Oui, son père infortuné, le père de cette malheureuse, qui, poussé par la justice de Dieu, vient accuser sa propre fille.

LE DUC. Ah ! qu'entends-je ?

DUCHATTEL. Nous allons voir éclater une lumière terrible.

THIBAUT, *au roi*. Tu crois avoir été sauvé par la puissance de Dieu ? Prince égaré ! peuple aveugle, vous avez été délivrés par les artifices du démon. *(Tous se retirent avec effroi.)*

DUNOIS. Cet homme est-il fou ?

THIBAUT. Non, ce n'est pas moi qui suis insensé, c'est toi ! c'est le roi, c'est ce sage prélat qui croient que le maître du ciel s'est manifesté par une misérable fille. Voyez si, en face de son père, elle osera soutenir l'audacieuse fourberie avec laquelle elle a abusé le peuple et le roi ! Réponds-moi au nom de la Sainte-Trinité : appartiens-tu aux puissances pures et saintes ? *(Tous les yeux sont fixés sur elle. Elle reste immobile.)*

AGNÈS. Dieu ! elle se tait !

THIBAUT. Elle se tait par la puissance de ce nom terrible qui est redouté dans les profondeurs mêmes de l'enfer... Elle ! la sainte envoyée de Dieu ! Non : elle a eu cette pensée dans un lieu maudit, sous l'arbre magique où les mauvais esprits se rassemblent pour tenir le sabbat. C'est là qu'elle a vendu son âme immortelle à l'ennemi des hommes pour obtenir une gloire éphémère en ce monde. Découvrez-lui le bras, vous verrez la marque qui y a été imprimée par l'enfer.

LE DUC. C'est affreux. Cependant on peut en croire un père qui rend témoignage contre sa propre fille.

DUNOIS. Non, ne croyez point un furieux qui se déshonore lui-même dans son propre enfant.

AGNÈS, à Jeanne. Oh ! parle, romps ce malheureux silence ; nous te croyons, nous avons en toi une ferme confiance. Un mot de ta bouche, un seul nous suffira ; mais parle, démens cette effroyable accusation ; déclare que tu es innocente, et nous te croirons. (*Jeanne reste immobile ; Agnès Sorel s'éloigne d'elle avec horreur.*)

LA HIRE. Elle est épouvantée ; la surprise et l'effroi lui ferment la bouche. Devant une aussi effroyable accusation, l'innocence même doit trembler. (*Il s'approche d'elle.*) Remettez-vous, Jeanne ; reprenez vos sens. L'innocence a un langage, un regard victorieux qui anéantit la calomnie. Montrez une noble colère, levez les yeux ; confondez, punissez ceux qui osent outrager votre sainte vertu par un indigne soupçon. (*Jeanne reste immobile ; La Hire recule avec horreur ; le mouvement général augmente.*)

DUNOIS. Pourquoi ce peuple est-il épouvanté, pourquoi le prince lui-même tremble-t-il ? Elle est innocente : je me rends son garant. Moi-même j'engage pour elle mon honneur ; je jette le gant. Que celui qui ose la nommer coupable, le ramasse ! (*On entend un violent coup de tonnerre, tous les assistants sont effrayés.*)

THIBAUT. Réponds, au nom du Dieu dont le tonnerre retentit là-haut, dis que tu es innocente, dis que le méchant esprit n'est pas dans ton cœur, et convaincs-moi de mensonge. (*On entend un second coup de tonnerre plus fort ; le peuple fuit de tous les côtés.*)

LE DUC. Que Dieu nous protège ! Quels terribles signes !

DUCHATTEL, au roi. Venez, venez, sire. Fuyez ce lieu.

L'ARCHEVÊQUE, à Jeanne. Au nom de Dieu, je te le demande, est-ce le sentiment de ton innocence ou celui de ton crime qui te rend muette ? Si la voix du tonnerre témoigne en ta faveur, prends cette croix et montre que tu n'es pas coupable. (*Jeanne reste immobile. Nouveaux coups de tonnerre. Le roi, Agnès Sorel, l'archevêque, le duc, La Hire et Duchatel se retirent.*)

SCÈNE XII.

JEANNE, DUNOIS.

DUNOIS. Tu es ma femme. J'ai cru en toi dès le premier instant et j'y crois encore. J'ai plus de confiance en toi qu'en tous ces signes et en ce tonnerre même qui parle là-haut. Tu te tais dans ta noble colère. Enveloppée de ta sainte innocence, tu dédaignes de repousser un soupçon aussi honteux. Dédaigne-le, mais confie-toi à moi, qui n'ai jamais douté de ton innocence. Ne me dis pas un mot, donne-moi seulement la main pour signe et pour gage que tu te fies à mon bras et à ta bonne cause. (*Il lui présente la main, elle se détourne de lui; il reste immobile de surprise.*)

SCÈNE XIII.

JEANNE, DUCHATEL, DUNOIS, puis RAYMOND.

DUCHATEL, *revenant*. Jeanne d'Arc, le roi permet que vous quittiez librement la ville. Les portes vous sont ouvertes. Ne craignez aucune insulte. Le pouvoir du roi vous protège. Suivez-moi, comte Dunois, il n'y a pas d'honneur à rester ici plus longtemps... Quel dénoûment! (*Il s'éloigne. Dunois surmonte son étonnement, jette encore un regard sur Jeanne, puis s'en va. Jeanne reste un instant toute seule. Raymond paraît, s'arrête à quelque distance et la regarde avec douleur, puis il s'avance vers elle et lui prend la main.*)

RAYMOND. Profitez du moment, les rues sont désertes. Donnez-moi la main, je vous conduirai. (*En l'apercevant, Jeanne donne la première marque de sentiment qu'elle ait encore laissé voir. Elle le regarde, puis lève les yeux au ciel. Ensuite elle saisit vivement la main de Raymond et sort.*)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une forêt sauvage; dans le fond on aperçoit des huttes de charbonnier; le ciel est obscur, on entend le tonnerre et par intervalle le bruit de l'artillerie.

SCÈNE I.

UN CHARBONNIER *et* SA FEMME.

LE CHARBONNIER. Le temps est effroyable; le ciel se répand en ruisseaux de feu, et au milieu du jour l'obscurité est telle que l'on pourrait voir les étoiles. L'orage mugit comme l'enfer déchaîné; la terre tremble, et les vieux chênes courbent leurs têtes et se brisent. Cette guerre terrible du ciel qui adoucit les animaux sauvages, qui leur fait chercher un refuge dans des grottes, ne peut établir la paix parmi les hommes. A travers les mugissements du vent et de la tempête, on entend des décharges d'artillerie; les deux armées sont si rapprochées, que la forêt seule les sépare, et chaque minute peut amener un terrible carnage.

LA FEMME. Que Dieu nous assiste ! Les ennemis étaient déjà battus et dispersés. D'où vient qu'ils nous tourmentent de nouveau ?

LE CHARBONNIER. C'est parce qu'ils ne craignent plus le roi, depuis qu'on a reconnu à Reims que la Pucelle était une sorcière. Depuis que le méchant esprit ne nous aide plus, tout va en décadence.

LA FEMME. Ecoutez, quelqu'un approche.

SCÈNE II.

Les précédents, JEANNE *et* RAYMOND.

RAYMOND. J'aperçois une cabane. Venez, nous y trouverons

un asile contre la tempête. Vous ne pourriez vous soutenir plus longtemps. Voilà trois jours que vous errez, fuyant les regards des hommes et ne vivant que de racines sauvages. (*La tempête se calme ; le ciel devient clair et serein.*) Ce sont de bons charbonniers. Entrez.

LE CHARBONNIER. Vous semblez avoir besoin de repos. Entrez ; tout ce que renferme notre chétive cabane est à vous.

LA FEMME. Qu'est-ce que cette jeune fille couverte d'une armure ? En vérité, nous vivons dans un malheureux temps : les femmes sont obligées de prendre la cuirasse. La reine, elle-même, madame Isabelle, se montre, dit-on, toute armée dans le camp ennemi, et une jeune fille, une bergère, a combattu pour notre roi.

LE CHARBONNIER. Que dites-vous là ? Allez dans notre cabane, apportez à cette jeune fille quelque chose pour réparer ses forces. (*La femme du charbonnier va dans la cabane.*)

RAYMOND, à Jeanne. Vous le voyez, tous les hommes ne sont pas cruels, et des âmes compatissantes habitent dans les lieux sauvages. Consolez-vous, la tempête s'est apaisée, et les rayons du soleil brillent d'un doux éclat.

LE CHARBONNIER. Je pense, puisque je vous vois ainsi armés, que vous allez rejoindre les troupes de notre roi. Prenez garde à vous ; les Anglais sont campés près d'ici, et leurs soldats parcourent la forêt.

RAYMOND. Malheur à nous ! Comment pourrions-nous leur échapper ?

LE CHARBONNIER. Restez jusqu'à ce que mon fils revienne de la ville ; il vous conduira par des sentiers secrets, où vous n'aurez rien à craindre. Nous connaissons les détours.

RAYMOND, à Jeanne. Déposez votre casque et votre armure ; ils vous feront reconnaître et ne vous protégeront pas. (*Jeanne secoue la tête.*)

LE CHARBONNIER. Cette jeune fille est bien triste. Silence ! qui vient ici ?

SCÈNE III.

Les précédents, LA FEMME DU CHARBONNIER sort de la cabane portant un vase, L'ENFANT DU CHARBONNIER.

LA FEMME DU CHARBONNIER. C'est notre enfant que nous attendions. (*A Jeanne.*) Buvez, noble demoiselle, et que Dieu vous bénisse !

LE CHARBONNIER, à son fils. Te voilà revenu, Anet ? Qu'apportes-tu ?

LE FILS DU CHARBONNIER *regarde la Pucelle qui porte le vase à sa bouche, la reconnaît, s'avance et lui arrache le vase.* Ma mère ! ma mère ! Que faites-vous ? à qui donnez-vous asile ? C'est la sorcière d'Orléans.

LE CHARBONNIER et SA FEMME. Que Dieu nous fasse miséricorde ! (*Tous deux font le signe de la croix et s'enfuient.*)

SCÈNE IV.

RAYMOND, JEANNE.

JEANNE, *d'un ton calme et doux.* Tu le vois, la malédiction me suit, tout le monde fuit devant moi ; songe à toi et quitte-moi aussi.

RAYMOND. Moi, vous quitter maintenant ! Et qui donc serait votre guide ?

JEANNE. Je ne suis pas sans guide. Tu as entendu le tonnerre gronder sur moi. Mon destin me conduit. Ne t'inquiète pas. J'arriverai au but sans le chercher.

RAYMOND. Ou voulez-vous aller ? Là sont les Anglais, qui ont juré d'exercer sur vous une vengeance sanglante ; ici sont les Français, qui vous ont repoussée, bannie.

JEANNE. Il ne m'arrivera rien de plus que ce qui doit m'arriver.

RAYMOND. Qui pourvoira à votre nourriture ? qui vous protégera contre les animaux féroces et contre les hommes plus

féroces encore ? qui prendra soin de vous si vous êtes malade et misérable ?

JEANNE. Je connais toutes les plantes et toutes les racines ; j'ai appris de mes brebis à distinguer celles qui sont nuisibles et celles qui sont salutaires. Je connais le cours des astres, la marche des nuages ; j'entendrai le murmure des sources cachées. L'homme a besoin de peu et la nature lui donne beaucoup.

RAYMOND *la prend par la main*. Ne voulez-vous pas rentrer en vous-même, vous réconcilier avec Dieu, retourner avec repentir dans le sein de la sainte Eglise ?

JEANNE. Et toi aussi, tu me crois coupable de ce grand crime ?

RAYMOND. Puis-je ne pas le croire ? Votre silence n'était-il pas un aveu ?

JEANNE. Toi qui m'as suivie dans ma misère, toi le seul être qui me soit resté fidèle, toi qui t'es attaché à moi quand le monde entier me repoussait, tu me regarde aussi comme une réprouvée qui a renié son Dieu ? (*Raymond se tait.*) Oh ! cela est bien dur.

RAYMOND, *étonné*. Vous ne seriez donc pas une magicienne ?

JEANNE. Moi, une magicienne !

RAYMOND. Et tous ces miracles, vous les auriez accomplis par la puissance de Dieu et de ses saints ?

JEANNE. Et par quel autre moyen ?

RAYMOND. Et vous êtes restée muette à cette terrible accusation ? Vous parlez maintenant, et, lorsqu'il s'agissait de parler devant le roi, vous vous êtes tue.

JEANNE. Je me suis soumise en silence au destin que mon maître et mon Dieu faisait peser sur moi.

RAYMOND. Vous n'avez rien pu répondre à votre père.

JEANNE. Puisque cela venait de mon père, cela venait de Dieu, et l'épreuve sera paternelle.

RAYMOND. Le ciel lui-même a témoigné que vous étiez coupable.

JEANNE. Le ciel parlait, voilà pourquoi j'ai gardé le silence.

RAYMOND. Comment ! vous pouviez vous justifier d'un mot et vous avez laissé le monde dans cette malheureuse erreur ?

JEANNE. C'en'était pas une erreur. C'était l'ordre d'en haut.

RAYMOND. Vous avez injustement souffert cet affront , et nulle plainte ne sortit de votre bouche ? Je vous regarde avec surprise et suis ébranlé. Une révolution s'opère au fond de mon cœur. Oh ! que j'aime à croire à vos paroles ! car il m'était cruel de vous supposer coupable. Mais je ne pouvais imaginer qu'une âme humaine pût supporter une telle monstruosité et se taire.

JEANNE. Aurais-je mérité d'être l'envoyée de Dieu si je n'avais pas respecté aveuglément sa volonté souveraine ? Et je ne suis pas si misérable que tu le crois ; je souffre le besoin , mais dans ma situation ce n'est pas un malheur. Je suis bannie et fugitive , mais c'est dans le désert que j'ai appris à me connaître. Quand l'éclat de la gloire m'environnait , il y avait une lutte violente dans mon cœur ; quand les hommes me regardaient comme digne d'envie , j'étais la plus malheureuse femme du monde. Maintenant je suis guérie. Cette tempête qui semblait menacer la nature de sa fin m'a été salutaire. Elle a purifié le monde et moi. La paix est dans mon cœur. Advienne que pourra. Je ne sens plus en moi aucune faiblesse.

RAYMOND. Oh ! venez , venez. Hâtons-nous , hâtons-nous d'aller proclamer à haute voix votre innocence au monde entier.

JEANNE. Celui qui a permis cette erreur saura bien la dissiper. Les fruits du destin tombent quand ils sont mûrs. Un jour viendra où la pureté de mon cœur sera rétablie , où ceux qui m'ont jugée et repoussée comprendront leur erreur , et des larmes couleront sur mon sort.

RAYMOND. Faut-il me résigner au silence jusqu'à ce que...

JEANNE *le prend doucement par la main*. Tu ne vois que l'ordre naturel des choses , car un bandeau terrestre voile tes regards ; mais moi j'ai vu de mes yeux les choses immortelles. Il ne tombe pas un cheveu de la tête de l'homme sans la permission de Dieu. Vois-tu ce soleil descendre à l'horizon ? De

même que demain il reparaitra dans sa clarté, de même le jour de la vérité arrivera inévitablement.

SCÈNE V.

Les précédents, LA REINE ISABELLE paraît au fond du théâtre avec des soldats.

ISABELLE, *encore derrière la scène.* C'est ici le camp des Anglais.

RAYMOND. Malheur à nous ! voici les ennemis. (*Des soldats s'avancent, aperçoivent Jeanne et reculent effrayés.*)

ISABELLE. Eh bien, pour quoi vous arrêtez-vous ?

LES SOLDATS. Que Dieu nous assiste !

ISABELLE. Un spectre vous est-il apparu ? Etes-vous des soldats ? Vous êtes des lâches. Quoi !... (*Elle s'avance à travers les soldats et recule en apercevant la Pucelle.*) Que vois-je ? Ah ! (*Elle se rassure promptement et s'avance vers Jeanne.*) Rends-toi : tu es prisonnière.

JEANNE. Je le suis. (*Raimond s'enfuit avec désespoir.*)

ISABELLE, *aux soldats.* Enchaînez-la (*Les soldats s'approchent timidement de la Pucelle qui tend les bras, et on l'enchaîne.*) Est-ce là cette guerrière puissante et redoutée qui effrayait vos bataillons comme des agneaux ? Maintenant elle ne peut se protéger elle-même. Son pouvoir tenait à votre crédulité. Elle redevient femme dès qu'on lui montre un courage d'homme. (*A Jeanne.*) Pourquoi as-tu quitté ton armée ? Où est le comte Dunois, ton chevalier et ton protecteur ?

JEANNE. Je suis bannie.

ISABELLE *recule étonnée.* Quoi ! Comment ? tu es bannie ? bannie par le dauphin ?

JEANNE. Ne m'interrogez pas. Je suis en votre pouvoir, disposez de mon sort.

ISABELLE. Bannie ! toi qui l'as sauvé de l'abîme, qui lui as mis, à Reims, la couronne sur la tête, qui l'as fait roi de Franco ! Bannie ! je reconnais là mon fils. Conduisez-la dans le camp. Montrez à l'armée ce fantôme terrible qui la faisait trem-

bler. Elle, magicienne ! Toute sa magie était dans votre illusion et dans votre lâcheté. C'est une insensée qui s'est sacrifiée pour son roi , et il l'en a récompensée en roi. Amenez-la vers Lionel. Je lui livre le bonheur de la France. Je vous suis bientôt.

JEANNE. Vers Lionel ? Égorgez-moi à l'instant plutôt que de me conduire vers Lionel.

ISABELLE, *aux soldats*. Exécutez mes ordres. Allez.

Elle sort.

SCÈNE VI.

JEANNE, LES SOLDATS.

JEANNE, *aux soldats*. Anglais, ne souffrez pas que je sorte vivante de vos mains. Vengez-vous ; tirez vos épées ; plongez-les-moi dans le cœur. Traînez-moi morte aux pieds de votre chef. Pensez que c'est moi qui ai frappé les plus braves de votre armée, que je n'avais nulle pitié de vous, que j'ai versé des torrents de sang anglais, que j'ai ravi à vos héros la joie de retourner dans leur patrie. Tirez de moi une vengeance sanglante. Tuez-moi. Vous me tenez en votre pouvoir. Vous ne pourrez pas toujours me retrouver si faible...

LE CHEF DES SOLDATS. Faites ce que la reine a ordonné.

JEANNE. Dois-je donc souffrir encore plus que je n'ai souffert ? Vierge terrible, que ta main est lourde ! M'as-tu entièrement privée de ta miséricorde ? Aucun signe divin n'apparaît ; aucun ange ne se montre ; les miracles ont cessé ; le ciel est fermé. (*Elle suit les soldats.*)

SCÈNE VII.

Le camp français. DUNOIS, L'ARCHEVÊQUE,
DUCHATTEL.

L'ARCHEVÊQUE. Prince, surmontez votre sombre chagrin. Venez avec nous ; retournez vers votre roi. N'abandonnez pas la cause commune dans un moment où nous sommes de nouveau pressés par nos ennemis, où nous avons besoin d'un bras de héros.

DUNOIS. Pourquoi sommes-nous de nouveau pressés par l'ennemi ? pourquoi s'est-il relevé ? C'en était fait ; la France était victorieuse et la guerre finie. Vous avez banni celle qui vous avait sauvés ; maintenant sauvez-vous vous-mêmes. Moi, je ne veux plus revoir le camp où elle n'est plus.

DUCHATTEL. Revenez à de meilleures pensées, prince. Ne nous renvoyez pas avec une telle réponse.

DUNOIS. Taisez-vous, Duchatel. Je vous hais ; je ne veux rien entendre de vous ; c'est vous qui le premier avez douté d'elle.

L'ARCHEVÊQUE. Qui ne se serait pas mépris sur elle ? qui n'aurait pas été ébranlé dans ce malheureux jour où tous les signes étaient contre elle ? Nous étions surpris, troublés. Ce coup subit épouvantait notre cœur. Qui aurait pu en ce moment terrible réfléchir et hésiter ? Maintenant que la raison nous revient, nous voyons la jeune fille telle qu'elle se montra parmi nous, et nous ne trouvons en elle aucun sujet de blâme. Maintenant nous sommes confondus, nous craignons d'avoir fait une grave injustice. Le roi se repent, le duc s'accuse, La Hire est inconsolable, et le deuil est dans tous les cœurs.

DUNOIS. Elle, un imposteur ! Ah ! si la vérité voulait revêtir une forme visible et corporelle, elle porterait les traits de cette jeune fille. Si l'innocence, la fidélité, la pureté de cœur habitent quelque part sur la terre, elles doivent habiter sur ses lèvres et dans ses yeux.

L'ARCHEVÊQUE. Que le ciel se déclare par un miracle et éclaircisse ce mystère que nos yeux terrestres ne peuvent pénétrer. Cependant, comment ceci pourra-t-il s'éclaircir et se dénouer ? D'une façon ou de l'autre, nous sommes coupables. Nous nous sommes défendus avec les armes de l'enfer, ou nous avons banni une sainte, et, dans l'un ou l'autre cas, la colère et le châtimement du ciel menacent cette malheureuse contrée.

SCÈNE VIII.

Les précédents, UN GENTILHOMME, puis RAYMOND.

LE GENTILHOMME. Un jeune berger désire parler à votre al-

tesse. Il demande instamment à vous voir vous-même ; il vient, dit-il, de la part de la Pucelle.

DUNOIS. Cours, amène-le ici. Il vient de sa part. (*Le gentilhomme ouvre la porte à Raymond ; Dunois se précipite qu devant de lui.*) Où est-elle ? où est la Pucelle ?

RAYMOND. Je vous salue, mon noble prince. Je suis heureux de trouver près de vous ce pieux évêque, ce saint homme, protecteur des opprimés, père des malheureux.

DUNOIS. Où est la Pucelle ?

L'ARCHEVÊQUE. Dis-nous-le, mon fils.

RAYMOND. Seigneur, ce n'est pas une noire magicienne, je vous l'atteste au nom de Dieu et de tous les saints. Le peuple est dans l'erreur. Vous avez banni l'innocence et chassé l'envoyée de Dieu.

DUNOIS. Où est-elle ? parle.

RAYMOND. Je l'ai accompagnée dans sa fuite à travers la forêt des Ardennes. Là, elle m'a révélé le fond de son âme. Je veux mourir dans les tortures, renoncer à ma part du salut éternel, si elle n'est pas, seigneur, pure de toute faute.

DUNOIS. Le soleil lui-même n'est pas plus pur dans le ciel. Où est-elle ? parle.

RAYMOND. Oh ! si le ciel a changé votre cœur, hâtez-vous, délivrez-la. Elle est prisonnière chez les Anglais.

DUNOIS. Prisonnière ! comment ?

L'ARCHEVÊQUE. La malheureuse !

RAYMOND. Dans les Ardennes, où nous cherchions un asile, elle a été prise par la reine, et livrée aux Anglais. Sauvez-la d'une mort affreuse, vous qu'elle a sauvés.

DUNOIS. Aux armes ! Allons ! que le tambour retentisse, que l'on sonne l'alarme. Conduisons au combat toutes les troupes ; que toute la France prenne les armes ; l'honneur y est engagé ; c'est la couronne, c'est le palladium qu'il faut recouvrer. Exposez votre sang, exposez votre vie. Il faut qu'elle soit libre avant la fin du jour.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

Une tour avec une fenêtre élevée.

JEANNE, LIONEL, FALSTOLF, puis ISABELLE.

FALSTOLF *entre précipitamment*. On ne peut plus contenir le peuple ; il demande avec fureur la mort de la Pucelle. Vous résistez en vain. Faites-la mourir et jetez sa tête du haut de cette tour. Son sang peut seul apaiser l'armée.

ISABELLE *entre*. Ils dressent des échelles ; ils montent à l'assaut. Donnez satisfaction au peuple. Voulez-vous attendre que dans leur rage aveugle ils renversent cette tour et nous fassent tous périr ? Vous ne pouvez plus la protéger, livrez-la.

LIONEL. Laissez-les monter à l'assaut ; laissez-les se livrer à leur rage. Ce château est solide, et je m'enterrerai sous ses décombres plutôt que de faire leurs volontés. Réponds-moi, Jeanne ; sois à moi et je te protégerai contre le monde entier.

ISABELLE. Êtes-vous un homme ?

LIONEL. Tes concitoyens t'ont chassée, tu es dégagée de tous devoirs envers ton indigne patrie. Les lâches qui t'aimaient t'ont délaissée ; ils n'ont pas osé combattre pour ton honneur. Mais moi, je te défendrai contre ton peuple et contre le mien. Un jour tu m'as laissé croire que ma vie t'était chère ; alors je combattais en ennemi contre toi. Maintenant tu n'as pas d'autre ami que moi.

JEANNE. Tu es l'ennemi de mon peuple et je te hais. Il ne peut rien y avoir de commun entre toi et moi ; je ne puis pas t'aimer. Cependant, si ton cœur éprouve un penchant pour moi, sois le bienfaiteur de nos deux peuples. Conduis ton armée loin du sol de ma patrie, rends les clefs des villes que tu as conquises, restitue le butin, délivre les prisonniers, donne des otages pour garants d'une convention sacrée, et je t'offre la paix au nom de mon roi.

ISABELLE. Veux-tu nous dicter des lois tandis que tu es dans les fers ?

JEANNE. Fais la paix tandis qu'il en est temps, car il faudra que tu la fasses. La France ne portera jamais les fers de l'Angleterre : non, jamais cela n'arrivera. Elle servira plutôt de tombeau à votre armée. Les plus braves d'entre vous sont tombés. Songez à assurer votre retour ; votre gloire et votre puissance sont déjà perdues.

ISABELLE. Pouvez-vous supporter l'arrogance de cette insensée ?

SCÈNE X.

Les précédents. UN CAPITAINE *accourt précipitamment.*

LE CAPITAINE. Hâtez-vous, hâtez-vous, seigneur, de disposer l'armée pour le combat. Les Français s'avancent avec leurs bannières déployées, et toute la vallée brille de l'éclat de leurs armes.

JEANNE, *avec enthousiasme.* Les Français s'avancent. Maintenant, orgueilleuse Angleterre, cours dans la mêlée ; maintenant il s'agit de combattre.

FALSTOLF. Insensée ! réprime ta joie. Tu ne verras pas la fin de ce jour.

JEANNE. Mon peuple sera victorieux et je mourrai. Les braves n'ont plus besoin de mon bras.

LIONEL. Je méprise ces hommes sans force. Dans vingt batailles, avant que cette héroïne combattît pour eux, nous les avons vus fuir épouvantés devant nous. De tout ce peuple, je ne craignais qu'elle seule, et ils l'ont bannie... Venez, Falstolf, nous allons leur préparer une seconde journée de Crécy et de Poitiers. Reine, restez dans cette tour, gardez la Pucelle jusqu'à ce que le combat soit décidé. Je vous laisse cinquante chevaliers pour vous protéger.

FALSTOLF. Quoi ! irons-nous au-devant de l'ennemi en laissant cette malheureuse derrière nous ?

JEANNE. Une femme enchaînée t'effraie-t-elle ?

LIONEL. Jeanne, donnez-moi votre parole de ne pas vous échapper.

JEANNE. Mon seul désir est de recouvrer ma liberté.

ISABELLE. Mettez-lui de triples chaînes, je réponds sur ma vie qu'elle ne s'échappera pas. (*Elle est chargée de fortes chaînes.*)

LIONEL, à Jeanne. Tu le veux ainsi, tu nous y forces; ton sort dépend encore de toi. Renonce à la France, porte la bannière anglaise et tu es libre, et ces furieux qui maintenant demandent ton sang seront à tes ordres.

FALSTOLF. Allons ! allons ! mon général.

JEANNE. Épargne les paroles ; les Français s'avancent, défends-toi.

Les trompettes résonnent ; Lionel sort à la hâte.

FALSTOLF. Vous savez, reine, ce que vous avez à faire. Si le sort se déclare contre vous, si vous voyez fuir nos troupes...

ISABELLE, tirant un poignard. Ne craignez rien ; elle ne vivra pas pour être témoin de notre chute.

FALSTOLF, à Jeanne. Tu sais ce qui t'attend ; fais maintenant des vœux pour le succès de ton peuple.

Il s'éloigne.

SCÈNE XI.

ISABELLE, JEANNE et DES SOLDATS.

JEANNE. Oui, c'est ce que je ferai. Qui pourrait m'en empêcher ? Écoutons ! voilà la marche guerrière de mon peuple ; elle retentit avec éclat dans mon cœur et annonce la victoire. Mort à l'Angleterre ! victoire aux Français ! En avant, mes braves ! en avant ! la Pucelle est près de vous. Elle ne peut pas porter comme autrefois la bannière devant vous ; de lourdes chaînes l'arrêtent ; mais son âme s'élance librement hors de son cachot et suit vos chants de guerre.

ISABELLE, à un soldat. Monte sur la terrasse élevée au-dessus de la campagne, et dis-nous comment va la bataille. (*Le soldat monte.*)

JEANNE. Courage ! courage, mon peuple ! c'est le dernier combat. Encore une victoire, et l'ennemi est abattu.

ISABELLE. Que vois-tu ?

LE SOLDAT. Ils sont déjà aux prises. Un furieux, monté sur un cheval barbe et couvert d'une peau de tigre, s'élance devant les hommes d'armes.

JEANNE. C'est le comte Dunois. Courage, brave guerrier ! la victoire est avec toi.

LE SOLDAT. Le duc de Bourgogne attaque le camp.

ISABELLE. Le traître ! puisse-t-il avoir dix lances dans son cœur perfide !

LE SOLDAT. Lord Falstolf fait une mâle résistance ; les gens du duc et les nôtres mettent pied à terre et combattent homme contre homme.

ISABELLE. Ne vois-tu pas le dauphin ? ne reconnais-tu pas les insignes royaux ?

LE SOLDAT. Tout est enveloppé dans la poussière. Je ne distingue plus rien.

JEANNE. Ah ! s'il avait mes yeux ou si j'étais là-haut, le plus petit mouvement n'échapperait pas à mes regards. Je puis compter les oiseaux de passage dans leur fuite , et je distingue le faucon au plus haut des airs.

LE SOLDAT. Près du fossé il y a une terrible mêlée. Il me semble que les plus forts et les plus vaillants combattent en cet endroit.

ISABELLE. Notre bannière flotte-t-elle encore ?

LE SOLDAT. Oui, elle flotte encore.

JEANNE. Oh ! que ne puis-je entrevoir seulement le combat à travers une fente de muraille ! Je le dirigerais de mes regards.

LE SOLDAT. Malheur à moi ! Que vois-je ? notre général est cerné par les ennemis.

ISABELLE lève le *poignard sur Jeanne*. Meurs, malheureuse !

LE SOLDAT, *vivement*. Il est délivré. Le vaillant Falstolf

prend les ennemis par derrière et pénètre au milieu de leurs plus épais bataillons.

ISABELLE *remet le poignard*. Ton ange a prononcé ces paroles.

LE SOLDAT. Victoire ! victoire ! Ils fuient.

ISABELLE. Qui fuit ?

LE SOLDAT. Les Français, les Bourguignons. La campagne est couverte de fuyards.

JEANNE. Dieu ! Dieu ! tu ne m'abandonneras pas ainsi.

LE SOLDAT. On amène un homme grièvement blessé. Une foule de gens vont à son secours. C'est un prince.

ISABELLE. Est-il des nôtres ou des Français ?

LE SOLDAT. On détache son casque, c'est le comte Dunois.

JEANNE *saisit avec une force convulsive ses fers*. Et je ne suis qu'une femme enchaînée !

LE SOLDAT. Eh bien ! que vois-je ? Qui porte un manteau bleu de ciel orné d'or ?

JEANNE, *vivement*. C'est mon maître et mon roi.

LE SOLDAT. Son cheval effrayé se cabre, le renverse, il se relève avec peine. (*Jeanne, en écoutant ces paroles, fait de violents mouvements.*) Les nôtres s'élancent à la hâte, s'approchent... Ils l'ont atteint, ils l'enveloppent.

JEANNE. Oh ! le ciel n'a-t-il plus d'anges ?

ISABELLE, *d'un air moqueur*. Maintenant le moment est venu : toi qui peux les sauver, sauve-les...

JEANNE *se jette à genoux et prie d'une voix forte et animée*. O mon Dieu ! écoute-moi en cette douleur extrême. Mon âme s'élève vers toi, et mes vœux ardents montent au ciel. Tu peux donner la force d'un câble de navire au tissu de l'araignée, et c'est pour ton pouvoir chose facile de changer des chaînes de fer en un léger tissu d'araignée ; si tu le veux, ces chaînes vont tomber, les murailles de cette forteresse vont s'ouvrir ; tu as secouru Samson quand il était aveugle et enchaîné, et qu'il supportait les moqueries amères de ses orgueilleux ennemis ; avec sa confiance en toi, il sai-

sit fortement les piliers de sa prison, se courba et renversa l'édifice.

LE SOLDAT. Triomphe ! triomphe !

ISABELLE. Qu'arrive-t-il ?

LE SOLDAT. Le roi est prisonnier...

JEANNE *se lève*. Que Dieu me soit favorable ! (*Elle saisit avec force ses chaînes de ses deux mains et les brise. Au même instant elle se précipite sur un soldat, lui arrache son épée et s'élance dehors. Tous la regardent avec stupefaction.*)

SCÈNE XII.

ISABELLE, LES SOLDATS.

ISABELLE, *après un moment de silence*. Quoi donc ! Est-ce un rêve ? Où a-t-elle fui ? Comment a-t-elle brisé ces chaînes énormes ? Quand tout l'univers l'attesterait, je ne pourrais le croire si je ne l'avais vu moi-même de mes yeux.

LE SOLDAT, *sur la terrasse*. Comment ! a-t-elle donc des ailes ? le tourbillon l'a-t-il emportée ?

ISABELLE. Parle. Est-elle dehors ?

LE SOLDAT. Elle est au milieu de la mêlée. Sa course est plus rapide que mon regard. Tantôt elle est ici, tantôt là. Je la vois en même temps dans plusieurs endroits ; elle fend la presse ; tout disparaît devant elle ; les bataillons français s'arrêtent et se reforment de nouveau. Malheur à moi ! Que vois-je ? Nos troupes jettent les armes ! nos bannières tombent !

ISABELLE. Quoi ! nous arrachera-t-elle une victoire certaine ?

LE SOLDAT. Elle pénètre jusqu'auprès du roi ; elle l'atteint elle le retire du milieu des combattants. Lord Falstolf succombe, le général est prisonnier.

ISABELLE. Je ne veux rien entendre de plus, descends.

LE SOLDAT. Fuyez, reine; vous seriez surprise. Des soldats s'approchent de la tour.

Il descend.

ISABELLE, *tirant son épée*. Eh bien ! combattez, lâches !

SCÈNE XIII.

Les précédents, LA HIRE et DES SOLDATS. Les gens de la reine déposent les armes.

LA HIRE *s'approche d'elle respectueusement*. Reine, soumettez-vous à la force. Vos chevaliers se sont rendus. Toute résistance est inutile. Acceptez mes services. Où m'ordonnez-vous de vous conduire ?

ISABELLE. N'importe en quel lieu, pourvu que je ne rencontre pas le dauphin.

Elle lui remet son épée et le suit avec les soldats.

SCÈNE XIV.

Le théâtre représente le champ de bataille. Des soldats, portant des étendards, occupent le fond du théâtre.

LE ROI et LE DUC DE BOURGOGNE *soutiennent dans leurs bras JEANNE mortellement blessée et qui ne donne aucun signe de vie. Ils arrivent lentement sur l'avant-scène. AGNÈS accourt précipitamment.*

AGNÈS *se jette dans les bras du roi*. Vous êtes libre, vous vivez, je vous possède encore !

LE ROI. Je suis libre, je le suis à ce prix. (*Il montre Jeanne.*)

AGNÈS. Jeanne ! Dieu ! Elle expire !

LE DUC. C'en est fait. Voyez mourir un ange ; voyez comme elle repose là calme et sans douleur ainsi qu'un enfant endormi. La paix du ciel se reflète sur ses traits ; aucun souffle ne s'échappe de son sein. Mais sa main n'est pas encore refroidie ; il y a là un signe de vie.

LE ROI. C'en est fait ; elle ne s'éveillera plus ; son regard ne contempera plus les choses terrestres. Déjà elle plane là-haut comme un esprit lumineux. Elle ne voit plus ni notre douleur ni notre repentir.

AGNÈS. Elle ouvre les yeux ! elle vit !...

LE DUC , *étonné*. Revient-elle à nous de son tombeau ? Subjugué-t-elle la mort ? Elle se relève, elle se soutient.

JEANNE *regarde autour d'elle*. Où suis-je ?

LE DUC. Au milieu de ton peuple , Jeanne , au milieu des tiens.

LE ROI. Dans les bras de ton ami, de ton roi.

JEANNE. Non, je ne suis pas une magicienne. Non, je vous l'affirme.

LE ROI. Tu es sainte et angélique, mais nos regards étaient aveugles.

JEANNE *regarde en souriant autour d'elle*. Suis-je réellement au milieu des miens ? Ne suis-je plus méprisée et proscrite ? On ne me maudit donc plus, on me regarde avec bonté ? Oui , maintenant , je reconnais tout. Voilà mon roi ; voilà les bannières de la France ; mais je ne vois pas la mienne. Où est-elle ? Je ne puis marcher sans ma bannière. Elle m'a été confiée par mon maître, je dois la déposer devant mon maître ; je dois la lui montrer ; car je l'ai portée fidèlement.

LE ROI, *détournant le visage*. Donnez-lui sa bannière. (*On la lui présente ; elle se tient debout, sa bannière à la main. Le ciel brille d'une lueur éclatante.*)

JEANNE. Voyez-vous là-haut l'arc-en-ciel ? Le ciel ouvre ses portes d'or. Elle est là brillante au milieu du chœur des anges ; elle porte son fils éternel sur son sein et étend vers moi les bras avec un doux sourire. Que se passe-t-il en moi ? Des nuages légers me soulèvent ; ma lourde cuirasse se transforme en ailes. La terre fuit derrière moi... Là-haut !... là-haut !... Courte est la douleur, éternelle la joie. (*La ban-*

nière échappe de sa main ; elle tombe morte. Tous les assistants sont autour d'elle dans une émotion muette. Le roi fait un signe ; on apporte tous les étendards et on en couvre doucement le corps de Jeanne.)

FIN DE JEANNE D'ARC.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE.

Prologue prononcé pour la rentrée du théâtre de Weimar. . . .	1
WALLENSTEIN.	5
Première partie.—Le camp de Wallenstein.	ib.
Deuxième partie. — Les Piccolomini.	35
Troisième partie. — La mort de Wallenstein.	113
JEANNE D'ARC.	237
LA FIANCÉE DE MESSINE.	343
GUILLAUME TELL	413
